

COMMENT NOUS FERONS LA RÉVOLUTION

par

Émile PATAUD et Émile POUGET

Librairie illustrée J. Tallandier, Éditeur, Paris.

AUX LECTEURS...

Au baptême, notre volume a changé de nom. La faute en est à notre éditeur qui, en présentant sa couverture aux encres d'imprimerie, - qui sont les fonts baptismaux du Livre, - l'a saboté sans vergogne.

N'étant pas d'humeur acariâtre, nous ne lui en avons pas tenu rancune... et nous plaidons sa cause près de vous; comme nous, vous amnistierez notre éditeur.

Et pourtant, le sabotage est patent!

Aux lieu et place du titre anachronique qui s'étale sur la couverture devait, en trois lignes, flamboyer:

COMMENT NOUS AVONS FAIT LA RÉVOLUTION

Tel est l'intitulé que devait arborer notre bouquin.

Car, vous le savez tous, la Révolution est accomplie!... Le capitalisme est mort.

Longtemps, la Camarde guetta la vieille société. L'agonie fut dure. La bête ne voulait pas mourir. Et cependant, le diable sait combien elle était malade!... Enfin, sa dernière heure sonna.

L'événement était escompté depuis tant et tant que la classe ouvrière, qui attendait l'héritage, n'a pas été prise au dépourvu. C'est que, au préalable, il s'était opéré en elle un travail de gestation et de réflexion qui, le moment psychologique venu, lui a permis de triompher des difficultés: petit à petit, elle avait acquis la capacité sociale, s'était rendue apte à gérer ses affaires, sans intermédiaires, ni prête-noms.

La classe ouvrière avait fait sien le mot que Sieyès appliquait, à la fin du dix-huitième siècle, au Tiers-État, et, lasse de n'être rien, elle voulait être tout!

Se dressant en opposition à la classe bourgeoise, elle se proclamait en insurrection permanente contre elle et se préparait à lui succéder. Dans les lézardes des institutions capitalistes, elle déposait les germes des institutions nouvelles et, vivifiée par le concept de grève générale, elle se familiarisait avec l'œuvre d'expropriation qu'elle affirmait nécessaire et fatale.

Déjà, dès 1902, la *Confédération générale du Travail* avait procédé à une enquête qui disait les intentions du Prolétariat:

Elle avait appelé l'attention des syndicats sur ce qu'ils auraient à faire, au cas de grève générale triomphante. Elle leur demandait d'examiner comment ils procéderaient pour se transformer de groupements de lutte en groupements de production? Comment ils effectueraient la prise de possession de l'outillage et quelle conception ils avaient de la réorganisation des usines et des ateliers? Quels rôles ils pensaient que joueraient, dans la société réorganisée, les fédérations corporatives et les Bourses du travail? Sur quelles bases ils prévoyaient que s'opérerait la répartition des produits?

C'était tout le problème social posé en points d'interrogations.

Cette enquête ne fut d'ailleurs pas l'unique symptôme des préoccupations qui, de plus en plus, absorbaient la classe ouvrière. Le «*Que faire au lendemain de la Grève Générale?*» tournait à l'obsession, s'incrustait dans les cerveaux, s'y condensait et s'y clarifiait.

Et c'est pourquoi, lorsqu'éclata la grande tourmente révolutionnaire, les masses populaires ne furent pas ignorantes et désemparées. C'est pourquoi, après avoir combattu, après avoir démoli, elles surent réédifier!

Ce fut une période d'enthousiasme magnifique. Les plus froids, les plus inconscients étaient secoués, réchauffés.

Ah! les grandes et belles journées de tumulte et de fièvre! Tragiques elles furent à vivre... douces elles sont au souvenir.

Ce qu'a été cette Révolution, - la plus grande et la plus profonde qui se soit encore accomplie, - nous allons le dire.

Nous allons évoquer et revivre cette période formidable et sublime. Nous allons assister à l'enfantement d'un monde.

Chapitre premier: *LA DÉBÂCLE.*

Par cet après-midi de dimanche printanier, de l'année 19... des milliers de grévistes du bâtiment s'étaient rendus au manège Saint-Paul. La foule, accumulée dans la salle, surexcitée déjà par les longs jours de grève, électrisée par la griserie des paroles, énervée du piétinement dans la sciure de bois aux relents de crottin, s'exaspérait, devenait houleuse.

Il y avait de l'orage dans l'air. On sentait gronder les colères - prêtes à déflagrer.

Depuis une grande quinzaine, le travail était suspendu et toute la corporation était en lutte.

Les ouvriers, obstinés dans la résistance, voulaient vaincre, - et les patrons, sûrs de l'appui du gouvernement, se refusaient aux moindres concessions.

Le meeting finissait.

La sortie fut entravée par les coutumières mesure de police. La facilité de barrer l'étroite rue où était situé *le Manège* avait permis de rendre plus compacts les cordons de sergents de ville. Et, par excès de précaution, un filtrage rigoureux et d'une énervante lenteur contrariait l'évacuation de la salle.

La foule s'irrita de l'embouteillage qui lui était imposé. Comme un élément trop comprimé, elle se détendit brusquement et, en une poussée furieuse elle disloqua les barrages policiers. Malgré leur carure et leur nombre, les agents des brigades centrales furent refoulés et la sortie s'effectua plus rapide.

Les officiers de police, encolérés par l'échec de leurs précautions, ordonnèrent le ralliement et lancèrent leurs troupes au revers du flot populaire qui s'écoulait bruyant par la rue Saint-Antoine.

Les grévistes firent front à l'attaque et, en peu de temps, la bagarre dégénéra en échauffourée: quelques tables et chaises, prises aux terrasses des cafés des planches, un tramway renversé, s'esquissèrent en barricade. La résistance ouvrière fut vive; on se battit avec acharnement.

Tandis que ces incidents se déroulaient rue Saint-Antoine, une colonne de grévistes avait obliqué par la rue de Rivoli, et se dirigeait vers les grands boulevards. Comme les quelques sergents de ville épars, non plus que les quelques postes de soldats gardant les chantiers déserts ou bivouaquant de ci de là, n'étaient de taille à lui barrer le chemin vint, elle y parvint sans obstacles.

Les boulevards étaient encombrés par la cohue des promeneurs, - ainsi que des flâneurs installés aux terrasses des cafés. La manifestation jeta la surprise, le tumulte et l'effroi dans cette foule et, l'entraînant en partie, elle dévala en torrent vers la Madeleine, grossie de curieux, de jeunes gens.

Aussitôt avisé, le préfet de police avait donné ordre de diriger des bandes d'agents contre les manifestants. Pour aller vite, on les entassa dans le métro et on les débarqua place de l'Opéra. Ces bandes, augmentées des soldats qui montaient la garde au chantier de la place et aux chantiers voisins, on les lança à la rencontre des grévistes.

Le choc se produisit proche le Vaudeville. Les policiers, mettant vite le sabre à la main, se ruèrent sur les manifestants. Ceux-ci, indignés et exaspérés, ne lâchaient pas pied. Ils se défendaient comme ils pouvaient, faisant arme de tout ce qu'ils trouvaient auprès d'eux. Mais, combien inégal était le combat! Bientôt, quelques coups de feu éclatèrent. D'où partirent les premiers? Des agents?... Des grévistes?... On ne sut! Toujours est-il que les revolvers d'ordonnance des sergents de ville firent davantage de victimes que les pétaires des manifestants.

Ceux-ci tenaient toujours tête et la lutte ne faisait que grandir leur courage. Comment cela finirait-il? Quoique mal armée, la multitude était redoutable par sa fureur et son impétuosité. Or, les officiers de police ne voulaient pas que leurs hommes reculassent; ils firent intervenir la troupe.

Les soldats, rendus plus inconscients encore par la fièvre de la bataille, par les coups reçus, obéirent comme des automates. Aux ordres qui leur furent donnés, ils épaulèrent, ils firent feu!...

Il y eut un recul formidable de la foule. On eût dit d'une faux qui passait sur elle! Maintenant, les cris de douleur se mêlaient aux clameurs de malédiction et de colère. Outre les blessés, nombreux du côté ouvrier, il y avait des morts!

La cavalerie, mandée on toute hâte, arriva à la rescousse. Elle fonça sur les boulevards par les rues adjacentes et parvint à disloquer la manifestation. Mais la foule, quoique coupée en tronçons, ne s'éparpillait pas. Les groupes, rejetés hors de la grande artère, se coagulaient à nouveau et se dirigeaient vers les faubourgs, se rendaient aux salles où, le soir, se tenaient des réunions. Sur le parcours, ils clamaient leur indignation et répandaient partout la nouvelle de la bataille, de la tuerie.

Après la grande fusillade, il y avait eu un court moment d'angoissante accalmie. Les manifestants avaient ramassé les blessés, les avaient transportés aux pharmacies voisines. Quant aux morts, leurs corps, farouchement gardés par leurs camarades, avaient été étendus sur des autos et, en procession lugubre, transportés au siège de la *Fédération du Bâtiment*. Là, en une salle hâtivement transformée en chambre mortuaire, les cadavres des malheureux furent déposés.

Le tragique de cette journée, si brusquement haussé au diapason de guerre sociale, n'éclatait pas dans un ciel sans nuages. L'atmosphère était lourde déjà de rancunes et de colères. On vivait une période trouble, angoissante. On pressentait, à la nervosité et au malaise général, que des incidents minimes pouvaient se répercuter en événements d'une intensité grandissante.

Un hiver, long et âpre, avait accentué les causes d'inquiétude. Il y avait eu de rudes souffrances aux foyers ouvriers: aux épreuves de la saison s'étaient ajoutées les rancœurs d'une cherté des produits que la raréfaction n'expliquait point. Le peuple la mettait au compte d'accapareurs.

Aussi, dès le renouveau, le bouillonnement revendicatif s'était accentué. On eût dit que, sous les caresses du soleil, pour peu réchauffant qu'il fût encore, les travailleurs étaient pris d'un besoin d'action, de la nécessité de détendre leurs muscles, d'en éprouver la vigueur, afin de s'assurer que l'âpreté de l'hiver n'avait pas atténué leur résistance.

L'antagonisme entre ouvriers et patrons était d'ailleurs parvenu à un tel degré qu'on pouvait supposer atteint le maximum de tension. Dans les deux camps, on se considérait comme en permanent état de guerre, - interrompu seulement par des armistices qui n'apportaient dans les relations d'employés à employeur que des éclaircies de courte durée.

Des deux côtés, on s'était fortement organisé pour la lutte. En face des syndicats ouvriers et de leurs fédérations corporatives, qu'unifiait la *Confédération du Travail*, les capitalistes avaient, dans bien des branches, trusté l'industrie ou, tout au moins, constitué des associations de protection et de défense contre les grèves. Aussi, dès qu'une cessation de travail menaçait leur sécurité, les patrons répondaient par le lock-out, - jetant indistinctement hors des usines ou des ateliers tous les ouvriers de la corporation.

Ces pratiques de défense patronale avaient, en maintes circonstances, occasionné de douloureuses répercussions dans les rangs ouvriers, y semant la misère et, pour un temps, y disloquant les syndicats intéressés. Comme ces crises n'avaient été que momentanées et partielles, les souffrances qu'elles avaient entraînées n'avaient pas dépassé un rayon restreint. Dans son ensemble, la classe ouvrière n'avait ressenti que par solidarité l'effet de ces mesures: aussi, loin d'atténuer la virulence de ses revendications, elles l'avaient fortifiée, accentuée.

Leur effet avait donc été diamétralement contraire à celui qu'escomptaient les patrons: elles n'avaient pas déprimé les exaltés, mais avaient jeté dans l'orbite syndical les plus indécis, les plus inertes, les moins combatifs d'entre les prolétaires.

Il advenait ce qui se constate aux époques de fermentation révolutionnaire: les tentatives faites pour enrayer la croissance du mouvement subversif tournaient à son avantage.

En la circonstance, la plus tangible conséquence des efforts compressifs des capitalistes, était de rendre plus profonde, plus complète, la rupture entre eux et la classe ouvrière. C'était au point que, maintenant, les périodes d'accalmie étaient rares.

Quand la crise s'atténuait dans une corporation, elle s'envenimait dans une autre. Les grèves succédaient aux grèves; aux lock-out répondaient les boycottages; le sabotage sévissait avec une intensité ruineuse.

Tant et si bien que des industriels, des commerçants on venaient à considérer comme non enviable, - voire intenable, - leur situation de privilégiés.

Au point de vue politique, l'horizon n'était pas moins sombre qu'au point de vue économiques. La République avait perdu son attrait d'antan. Elle avait déçu tous les espoirs. Au lieu de devenir ce que, sous l'Empire, on avait rêvé qu'elle serait, - un régime social, ébauche d'un monde nouveau, - elle était ce que la structure de la société rendait inévitable: un gouvernement faisant, comme ses prédécesseurs, les affaires de la classe possédante, - de la bourgeoisie.

Les partis s'étaient succédés au pouvoir sans que le peuple en éprouvât un mieux-être, y vit un progrès sensible. Les hommes ayant figure de conservateurs avaient passé la main à des adversaires qui se posaient en rénovateurs, s'empanachaient de socialisme. Mais ces derniers qui, dans l'opposition, avaient bataillé pour les grands principes - pour la justice! pour la vérité! - une fois haussés au pouvoir, devenus les plus forts, n'avaient pas été meilleurs que les autres.

Et ceci avait parachevé la ruine des illusions populaires; il éclatait, aux yeux des moins prévenus, que le parlementarisme avait au cœur des germes morbides, dissolvant les bons vouloirs, putréfiant les consciences.

Pour comble, les vices du gouvernementalisme s'étaient plus crûment que jamais: la gabegie, le trafic des influences, la pillerie du trésor public, tous les marchandages, toutes les scélératesses, tous les scandales. Les ministères étaient des boutiques où le moins déloyal commerce était celui des décorations, - ce qui ne lésait que la bourse des vaniteux.

Toute cette boue, toute cette honte, qui sourdait fatalement de l'État, ne coulait pas plus noire et plus fétide que sous les régimes anciens. Mais, le sens critique du peuple s'était développé, sa clairvoyance s'était accrue et la répulsion lui venait de ce qui, autrefois, le laissait insensible. Aussi, son dégoût et ses rancœurs ne lui faisaient pas perdre la notion des réalités: il ne regardait pas en arrière et n'espéait rien de profitable d'un retour à des formes gouvernementales surannées. S'il était saturé de scepticisme et subissait le Parlementarisme, - comme une maladie dont on ignore par quel traitement se guérir, - il savait au moins qu'aucun des spécifiques politiques ne serait un remède efficace.

Cette maturité de raisonnement, cet accroissement de conscience, qui gagnait de plus en plus le peuple, ne l'illuminait pas au point d'éclairer pleinement sa route. Il pressentait que les agrégats de la vie nouvelle étaient au delà du parlementarisme; il entrevoyait ses germes dans le fédéralisme économique qu'annonçaient les syndicalistes; il sentait grandir en lui une puissance sociale qui éliminerait la force militaire, gouvernementale et capitaliste à son déclin... Mais, ce n'étaient qu'aspirations vagues. Pour leur donner corps, il y fallait la fécondation révolutionnaire.

Contre la classe ouvrière, de plus en plus vigoureuse et forte, se développant toujours en conscience, les gouvernements avaient usé tantôt de la manière douce, tantôt de la manière forte, Mais, ni la compression folle et la persécution furieuse, ni la corruption douceâtre et la distribution de faveurs ne l'avaient amollie. La masse populaire était soutenue par une telle volonté, elle était si profondément saturée d'esprit de révolte que rien ne la déprimait.

Il y avait en elle une force d'impulsion qui déconcertait tous les projets réacteurs et faisait avorter les mesures oppressives qui paraissaient les mieux combinées; tandis qu'au contraire, les misères du peuple, ses malades et aussi ses fautes servaient au succès de sa cause.

Ce phénomène, qui s'était déjà constaté souvent, allait se constater plus encore, au fur à mesure que les événements allaient s'avancer.

Les organisations syndicales, foyers des aspirations populaires, étaient le permanent danger que le pouvoir cherchait à briser, - soit en les attaquant de front, soit en les minant hypocritement. Rien n'était efficace!

Quand le gouvernement se faisait aimable, conciliant et qu'il tentait d'amadouer les travailleurs, ceux-ci, loin de se laisser engluer, profitaient des circonstances pour accentuer leur action.

De même, ils ne se laissaient pas abattre quand, changeant de tactique, le gouvernement revenait à la manière brutale et, au plus mince conflit, mobilisait l'armée, la faisait bivouaquer de champs de grève en champs de grève et multipliait les incidents tragiques.

En un cas, comme en l'autre, la classe ouvrière s'aguerrissait. Elle prenait possession de la rue, se familiarisait avec les tactiques de résistance. Elle apprenait à ne pas lâcher pied devant les bandes policières et à neutraliser la troupe lancée contre elle.

A être successivement choyée ou morigénée, elle prenait le gouvernement en profond mépris, elle n'avait pour lui que de la haine et perdait de jour en jour sa passivité.

Et c'est pourquoi la sortie mouvementée du meeting du manège Saint-Paul avait si brusquement tourné à la bataille, à déroute.

Il y avait une quinzaine de jours que la grève du Bâtiment mettait Paris en effervescence. Elle avait débuté par un mince conflit, sur un chantier: A l'appel de solidarité de quelques ouvriers lésés, leurs camarades des diverses spécialités avaient posé les outils et, rapidement, tout le chantier s'était trouvé en grève. Les patrons, grisés par leur forte coalition, au lieu de chercher à circonscrire le conflit, avaient cru profitable de l'envenimer et, de répercussions en répercussions, la grève avait gagné toute l'industrie.

Simultanément, d'autres grèves se déroulaient, tant à Paris qu'en province, aggravant le malaise, surexcitant les esprits.

Bien qu'à Paris, les plus approximatives statistiques supputaient que cent milliers d'ouvriers, de diverses catégories, étaient en bataille.

En province, pour être plus éparpillée, l'agitation n'était pas moins vive. Et, symptôme caractéristique, le bouillonnement n'était pas circonscrit aux centres industriels; les régions agricoles étaient contaminées aussi. Partout, aux moindres incidents, les tiraillements et les heurts entre le travail et le capital s'épanouissaient en conflits violents, en grèves d'une acuité toujours accrue.

Dans cette atmosphère surchauffée, où couvaient et s'avaient les haines contre le patronat et le gouvernement, se propagea, avec la spontanéité d'une décharge électrique, la nouvelle des bagarres autour du manège Saint-Paul et du drame qui avait ensuite taché de sang ouvrier le pavé des grands boulevards.

Ce fut d'abord de la stupeur, de la consternation. Puis, les poings se serrèrent, les colères fulgurèrent. La masse du peuple, angoissée, indignée, vibra et la surexcitation atteignit le paroxysme.

L'orage crevait!

Cette tuerie, - pas plus meurtrière que tant de précédentes, - venait de précipiter les événements, de créer une situation révolutionnaire.

Le lundi matin, Paris avait l'aspect fébrile des grands jours. Un soleil rougeâtre perçait avec peine le ciel gris et bas. Le vent soufflait par rafales, apportant de l'est une cinglante froidure. On eût dit que l'atmosphère reflétait l'état d'âme du peuple: en lui roulaient des pensées, sombres et tumultueuses, que le vent de la colère faisait présager grosses de révolte.

Dès patron-minette, la foule des faubourgs avait déambulé moins compacte que d'habitude. Les wagons du métro, les autobus, les tramways étaient moins bondés.

Les ouvriers qui, par accoutumance, avaient quitté leur logis pour se rendre au travail lisaient avidement leur feuille quotidienne, achetée au kiosque, fraîche sortie des rotatives, maculant encore et traînant après elle l'odeur fade d'encre d'imprimerie.

Des pressentiments pénibles, une vague anxiété s'épandaient, serrant les cœurs, crispant les visages.

De brèves conversations s'engageaient, ponctuées de réflexions brutales, dont le gouvernement faisait les frais.

La note dominante était pessimiste: «*Ça allait tourner au vilain...*», disaient les circonspects.

De ci, de là, quelques mouvements subits et impétueux, quelques exclamations furieuses secouaient la torpeur moutonnaire.

Ceux qui étaient partis au travail étaient les ouvriers dociles, les souples, les résignés. Or, sur ceux-ci même passaient des bouffées de colère, fusant en interjections violentes.

Aux usines, aux ateliers, incomplètes furent les équipes. Et, qui plus est, les ouvriers présents n'apportaient pas à la besogne l'ardeur coutumière; leurs gestes se ressentaient de l'inquiétude et de l'anxiété qui les poignait.

La veille, dans les réunions diverses tenues le soir, - meetings, soirées familiales ou récréatives, - les événements de la journée avaient été commentés par des orateurs dont l'indignation faisait l'éloquence.

Ces réunions, les membres des comités de grève les avaient visitées, les unes après les autres. Pour dramatiser leurs paroles, ils avaient dépeint l'agonie des victimes, avaient revécu les douleurs de leurs proches, dit l'affre et le désespoir des veuves, des enfants. Clamant la fureur dont ils débordaient, ils concluaient que la solidarité prolétarienne devait se manifester par la cessation complète du travail: il fallait le suspendre sur l'heure, sans attendre que les organisations syndicales en donnent le signal.

Le mot d'ordre se propagea, par vibrations spontanées, par accord tacite. Et c'est pourquoi, dès le lundi matin, le courant favorable à la grève était déjà important et la reprise du travail très partielle.

Bientôt, les rues se sillonnèrent d'une foule nerveuse, en quête de nouvelles, se dirigeant vers la rue Grange-aux-Belles et la Bourse du travail et, surtout, ayant pour point d'attraction le théâtre de la tuerie, le coin des grands boulevards, où étaient tombées les victimes.

Tout le jour, on y pélerina. La coulée humaine dévalait, recueillie, émotionnée, sans que jaillissent d'autres cris que les appels des camelots offrant les dernières éditions des journaux. Lorsqu'il se faisait des remous de foule, quand des groupes se formaient, ils étaient aussitôt désagrégés par la police; à son traditionnel «*circulez*», lancé avec une componction inaccoutumée, il était obéi à regret, réticement. On eût dit que la foule s'éveillait d'un long engourdissement; elle regardait les policiers comme un objet d'horreur, sans avoir encore l'énergie de la résistance.

Dans la nuit, des gerbes de fleurs avaient été apportées et accumulées en pyramides, aux places tachées de sang. Les autorités, redoutant d'accroître la surexcitation populaire, les avaient laissées, se bornant à accentuer les mesures de police et à renforcer les postes de soldats, sur les chantiers et aux carrefours.

Les conseils des syndicats, les comités des fédérations et de la C.G.T. s'étaient réunis d'urgence.

La décision prévue de leurs délibérations était en passe d'exécution: la grève de solidarité.

Il fut convenu d'inviter les travailleurs de toutes corporations à suspendre le travail et à continuer la grève jusqu'au jour où le gouvernement s'engagerait à poursuivre les fusilleurs et à rechercher les responsables réels, - outre les bras qui avaient frappé, - la tête qui avait commandé.

La déclaration de grève, vite connue, se propagea avec une rapidité telle que, - quoique décidée à partir le lendemain seulement, - la cessation de travail prenait, dans le courant de l'après-midi, une extension considérable. Des colonnes de manifestants se formèrent qui, allant d'ateliers en usines, annonçaient la décision de grève et faisaient honte aux indécis rechignant à quitter le travail. En la plupart des cas, de longues objurgations étaient superflues; le débauchage s'effectuait sans grands tiraillements.

Tandis que le peuple entrait en branle, les événements qui l'émouvaient glissaient sur l'épiderme des parlementaires. Une demande d'interpellation, déposée à la Chambre par les députés socialistes, était froidement accueillie par les gouvernementaux et les droitiers, faisant bloc contre les syndicats. Les ministres se refusèrent à fournir des explications et exigèrent d'être couverts sans débat; plus tard, quand le calme serait rétabli, ils répondraient aux interpellateurs. Au surplus, avec l'optimisme et l'aveuglement qui, toujours, à la veille des révolutions ont caractérisé les gouvernements, ils annoncèrent qu'il n'y avait pas à prendre les choses au tragique et que, dans peu de jours, l'ordre régnerait, complet. Haut la main, une majorité compacte les approuva.

Le peuple, loin d'attendre rien de favorable du parlement, le tenait avec raison pour son ennemi. Il répondit par le mépris et des sarcasmes à son indifférence, Aussi ne s'indigna-t-il pas de son attitude. Il n'espérait plus rien de lui et sut le marquer par son peu d'empressement à se porter vers le Palais-Bourbon.

La place de la Concorde où, aux périodes troublées de la fin du dix-neuvième siècle, anxieuse des décisions de la Chambre, une houle humaine déferlait, n'était plus guère qu'un centre d'éparpillement.

Le populaire, qui débordait des boulevards, où il était venu par sympathie, ou simple curiosité, pour voir le théâtre du massacre, était entraîné vers la Madeleine et la place de la Concorde. Il venait là, poussé et non attiré! Autour de l'Obélisque et des fontaines qui lui font ceinture, la foule refluit donc, un moment retenue par la magie du spectacle qui s'offrait à elle: le soleil plongeant derrière l'Arc-de-Triomphe, illuminant l'avenue, incendiant les rameaux encore noirâtres des arbres. Et les regards, charmés, n'étaient pas détournés par le palais législatif, dont la masse écrasée, engluée d'ombre, avait des aspects de monument funéraire, donnait l'impression d'entrer dans la nuit, d'être une chose morte, d'être déjà le passé.

La journée se termina sans de trop graves incidents. Journée d'expectative durant laquelle les adversaires s'observent, plus qu'ils ne se heurtent. Il n'y eut de bagarres que sur quelques points. Elles furent suscitées par les maladresses d'agents qui, n'appréciant pas à quel degré était diminuée la docilité habituelle de la foule, croyant pouvoir la bousculer comme à l'ordinaire, eurent l'imprudence de tenter des arrestations. Mais le peuple, prompt à s'encolérer, intervint et s'acharna, n'ayant de cesse qu'après avoir obtenu, ou effectué de vive force, la délivrance des prisonniers. Cet irrespect de l'uniforme, ces rebiffades brusques et encore anodines, étaient un présage de mauvais augure pour l'autorité.

La soirée venue, l'agitation fut d'un autre ordre, mais elle ne s'atténua pas: comme la veille, elle se concentra en de multiples réunions, - meetings divers, réunions de groupes, assemblées de syndicats. Les salles regorgeaient d'auditeurs enfiévrés, et les nouveaux arrivants, faute de place, s'amassaient aux portes. Sobres étaient les discours. Ce n'était plus l'heure de palabrer longuement, mais d'aviser aux mesures à prendre, d'agir avec décision et vigueur, afin d'accentuer le mouvement de grève, de l'accélérer et de l'amplifier jusqu'à le rendre unanime.

Les organisations syndicales avaient toutes leurs comités en permanence. Le Comité Confédéral, en un premier manifeste, avait posé les conditions de la grève, défini l'ultimatum au gouvernement, qui était mis en demeure de poursuivre les assassins, de rendre justice à la classe ouvrière.

Une parenthèse est nécessaire: au seuil de cette grève, dont les conséquences allaient être incalculables, les initiateurs la rétrécissaient à un ultimatum au gouvernement. Il n'y a pas à s'en étonner. Il en est des cataclysmes sociaux comme des organismes vivants: ils naissent d'une cellule, d'un germe qui se développe graduellement. Aux débuts, l'être est faible, la révolution est informe. Celle-ci est même tellement informe que ses plus ardents partisans, ceux qui, dans leur for intérieur en appellent la venue et voudraient la pousser jusqu'à ses plus ultimes développements, la souhaitent plus qu'ils ne la pressentent.

Ainsi a-t-il été de toutes les révolutions antérieures: elles ont surpris leurs adversaires et, quelquefois, leurs plus fidèles zéloteurs. Mais, au cours de toutes, ce qui a caractérisé les hommes profondément révolutionnaires, c'est qu'ils ont su profiter des événements, ont toujours été à leur hauteur, n'ont jamais été dépassés par eux... Il en advint pareillement, cette fois encore.

Ceci observé, revenons au Comité Confédéral: à l'heure où nous sommes, la pensée qui l'animait et qui résumait les aspirations communes, était de réaliser une suspension de travail tellement complète que le gouvernement en fût ébranlé. Pour le surplus, les circonstances décideraient!

Donc, le Comité lança son manifeste. Après quoi, il s'entendit avec les conseils fédéraux des corporations, pour l'envoi de délégués en province. Ceux-ci reçurent mission de se diriger d'abord sur les points industriellement et commercialement stratégiques: sur les grandes artères de circulation, sur les centres dont la production était de primordiale utilité pour le fonctionnement social. Ils devaient y exposer les raisons de la grève, y souffler l'enthousiasme, y ranimer les courages qui, détremés par les fausses nouvelles, hésiteraient à l'action. Telle était leur besogne, de centre en centre.

Les groupements syndicaux n'étaient pas seuls en émoi. Tous les agglomérats de révolutionnaires, groupes antimilitaristes et organisations secrètes tenaient des réunions, se préoccupant des concours à apporter au mouvement, des initiatives bonnes à prendre.

Plus que tous, les groupements antimilitaristes se dépensaient. Leur activité s'était décuplée avec la grève du bâtiment. Un fertile champ de propagande s'offrait à eux; chapitrer les soldats, éparpillés dans le camp retranché que semblait devenu Paris, leur rappeler qu'avant d'être des troupiers ils étaient des hommes et qu'ils se devaient de ne pas se souiller du sang de leurs frères de travail.

A cette œuvre, ces groupes s'adonnaient avec une fougue inlassable et ardente.

Si, du côté du peuple, la grève se coordonnait, de son côté, le gouvernement ne restait pas inactif. Jugeant superflu d'accentuer les mesures défensives, - déjà respectables, - qu'il avait prises, il se préoccupa de parer à la suspension de travail. Il était d'ailleurs très confiant. Les précédentes tentatives de grève générale n'ayant jamais été que partielles, il supputait qu'il en serait de même cette fois.

Pendant, il ne voulait pas être pris au dépourvu; il entendait faire montre de ses aptitudes à refréner le péril social, e autant pour maintenir son prestige que pour éviter des émotions à la Bourgeoisie, Il ne le pouvait qu'en obviant aux ennuis de la grève, grâce à la main-d'œuvre militaire. Il donna donc des instructions on ce sens.

De rapides enquêtes, près des syndicats patronaux et des grandes Compagnies d'exploitation, avaient fait connaître, approximativement, les quantités de soldats nécessaires pour remédier à la grève en assurant tant bien que mal le travail. En conséquence, une mobilisation fut préparée pour industrialiser l'armée.

Certains proposaient que, sans délai, des soldats fussent immédiatement installés près des ouvriers. Nul de ceux-ci, prétendaient-ils, en voyant à ses côtés son remplaçant disposé à se substituer à lui, n'oserait faire grève.

Les patrons, plus psychologues, objectèrent que ce procédé aurait des effets désastreux et qu'il révolterait les plus timorés. On s'en tint à dresser la liste des professions et des catégories dans lesquelles, le cas échéant, les troupiers seraient incorporés.

Et alors que, dans les deux camps, on prenait les dernières dispositions de combat, la nuit s'avancait.

L'énorme ville s'engourdisait dans une anxieuse torpeur et, contrastant avec la bruyance de la journée, un silence morne s'épandait sur elle. Il n'était troublé que par la cadence des patrouilles, zigzaguant de rues en rues.

L'éveil de Paris, le mardi, fut celui d'un paralytique. Non seulement l'engourdissement de la nuit continuait, mais il paraissait croître avec le jour. Le silence ne s'était pas dissipé avec les ténèbres. De la rue ne montait pas le bourdonnement accoutumé de bête énorme, symphonie des bruits divers qui, dès le matin, annonçait la reprise de l'activité.

L'arrêt du travail qui, la veille, n'avait été que spontané et s'était effectué au hasard des initiatives et des impulsions, se régularisait et se généralisait avec une méthode qui dénotait l'influence des décisions syndicales.

L'indignation populaire, qui était au paroxysme, allait contribuer à l'accélération du mouvement. Le peuple était imbu d'un si profond sentiment de pitié pour les victimes du Pouvoir et si intense était sa colère, contre lui et ses suppôts, qu'il se lançait dans la grève avec soulagement et satisfaction.

Cependant, les siens - plus que quiconque - seraient durement touchés par la crise. Outre l'inévitable disparition du gagne-pain qui, pour les prolétaires, était l'immédiate conséquence de la suspension du travail, la grève comportait pour eux toute une série d'ennuis et de calamités. Malgré tout, ils allaient à l'aventure, la joie au cœur, résolus à subir stoïquement les vicissitudes qui feraient cortège aux événements dont ils allaient être les acteurs principaux.

Les privilégiés voyaient poindre le conflit d'un œil moins serein. Nulle humeur combative ne les secouait, nul idéal ne les reconfortait. Ils ne songeaient qu'à jouir sans trouble. Or, ce qu'ils voyaient de plus clair dans la grève dont ils étaient menacés, c'était la perturbation qu'elle allait apporter dans leur existence, leurs habitudes, leurs plaisirs.

D'ailleurs, sauf dans les cas où leurs intérêts particuliers étaient directement en jeu, ils avaient tendance à apprécier les conflits sociaux, non d'après leur importance réelle, mais d'après les inquiétudes ou les dérangements qu'ils leur occasionnaient. Pour eux, la grève d'un quarteron de musiciens, qui les privait d'une représentation théâtrale, ou celle de quelques douzaines de garçons d'écurie de courses, qui déséquilibrait leurs paris, prenait des proportions plus graves qu'une grève de dockers immobilisant le trafic d'un grand port.

On conçoit donc qu'ils fussent émus et effarés par la perspective d'une grève de tout!...

Cependant, au réveil, ils eurent une joie: les journaux avaient paru. Ils annonçaient bien qu'ils ne savaient s'ils pourraient reparaître demain, la grève n'étant plus, pour leur personnel ouvrier, qu'une question d'heures... qu'importait! Ils avaient paru. C'était de bon augure.

Par contre, un spectacle les stupéfia, qui brouilla leur joie première: les becs de gaz de la rue flambaient tous comme avant minuit. La veille, avec un soin minutieux, les allumeurs avaient fait leurs rondes d'allumage. Après quoi, la conscience tranquille, ils avaient jugé superflu de procéder à l'opération d'extinction et avaient dormi leur nuit pleine.

Et combien nombreux, outre cela, les sujets de désarroi et d'étonnement. Et chacun prenait les choses selon son humeur: les uns s'émouvaient de la gravité et du tragique des événements; les autres s'en moquaient.

Le métro ne fonctionnait plus. Il était pourtant desservi par un personnel considéré de tout repos. Les révolutionnaires, avec une ironie amère, prétendaient que les risques de maladie qui y étaient considérables (la tuberculose faisait d'effrayants ravages dans le tunnel) contribuaient, avec la modicité des salaires, à rendre ce personnel souple et docile. Un syndicat jaune, constitué avec l'agrément de la compagnie, fonctionnait quasi seul. Le syndicat rouge n'était qu'un squelette. Cependant, le métro ne fonctionnait pas!

Au matin, quand le personnel fidèle avait voulu mettre les trains en service, il ne l'avait pu, faute de courant. Les heures de la nuit avaient été mises à profit pour une efficace opération de déboulonnage et la force électrique ne coulait plus dans les câbles. D'ailleurs, les usines génératrices étaient en sommeil. Lorsque leurs équipes de jaunes avaient voulu mettre en route les puissantes dynamos, on avait

constaté un considérable sabotage : il y avait de la poudre d'émeri dans les paliers; on avait déconnecté certains appareils, d'autres avaient été mis en court-circuit...

Il avait été si efficacement opéré que la mise en fonctions des dynamos était, sinon impossible, du moins passablement dangereuse pour qui la tenterait. On ne l'essaya pas et on se préoccupa uniquement de réparer les dégâts.

Les tramways, ainsi que les autobus, ne circulaient pas. Dans la nuit, le syndicat avait tenu, en plusieurs quartiers, des réunions, au cours desquelles la suspension immédiate du travail avait été décidée. Aussi, aux dépôts, d'où s'effectuaient les premiers départs, rares furent les employés. Par contre, une foule animée stationnait aux portes, disposée à entraver la sortie des voitures, au cas où quelques faux frères eussent voulu travailler quand même. La trotte désordonnée et cahoteuse des voitures de laitiers, que rythmait le brimbalement des pots à lait, n'avait pas, à l'heure grise qui précède le jour, secoué le pavé des rues. La veille, le syndicat en avait convenu ainsi, de sorte que, ni les employés des compagnies trusteeuses, ni ceux des patrons isolés n'étaient montés sur leurs sièges.

D'autre part, les quartiers aristocratiques et commerçants bénéficiaient d'un boycottage désagréable et mal odorant: sur les trottoirs, les poubelles étalaient le trop plein de leurs détritrus. Au contraire, dans les quartiers ouvriers et populeux, les boueux avaient, comme de coutume, procédé à l'enlevage des ordures ménagères.

Ce choix des quartiers sur lesquels allait peser plus durement la grève, les charretiers des tombeaux de la voirie n'étaient pas seuls à le pratiquer. Dans les mêmes parages, les balayeurs municipaux s'étaient abstenus de nettoyer rues et boulevards, ainsi que d'y procéder à l'arrosage quotidien.

Dans nombre de corporations, d'identiques mesures de boycottage avaient été prises.

Les travailleurs prouvaient ainsi qu'ils savaient allier à une nette conscience des nécessités de la lutte de classes, le doigté compatible avec les circonstances.

La grève générale avait pour but de mettre en valeur la puissance d'action dissolvante de la classe ouvrière et, outre cette manifestation morale, d'atteindre matériellement ses adversaires, de les frapper dans leurs besoins et dans leurs plaisirs.

En tenant compte de l'enchevêtrement social, il était difficile aux travailleurs de porter des coups à leurs ennemis, sans se frapper eux-mêmes par ricochets; ils se résolvaient, de gaieté de cœur, à cette fatalité. Cependant, ils n'avaient pas scrupule de s'éviter cette répercussion, lorsqu'ils le pouvaient, sans mettre en péril le principe de la grève générale. A ce mobile obéissaient les travailleurs qui, par cordiale camaraderie (tels les boueux et les balayeurs des rues) s'efforçaient d'atténuer, dans les quartiers ouvriers, les inconvénients de l'arrêt du travail.

Cette clairvoyance de l'accord nécessaire entre frères de classe, jaillissant en plein conflit, était un symptôme de l'orientation qu'allait prendre la grève générale: à sa phase, d'abord purement dissolvante et unilatérale, allait succéder une phase de solidarité effective, de reconstitution sociale.

Pour l'instant, la portée du conflit, encore à son début, résidait dans la démonstration de la toute-puissance de la classe ouvrière, manifestée par un acte négatif; l'immobilité, succédant à l'inlassable activité.

Et cette immobilité gagnait de proche en proche!

Aux boulangeries, le pain manquait en partie. Les ouvriers avaient, en proportions considérables, abandonné le travail. Les patrons, s'ingéniant à les suppléer, avaient mis la main à la pâte. Seulement, en bien des fournils, les mitrons, - qui avaient la pratique des grèves, - avaient pris la précaution, avant de se retirer, de rendre les fours momentanément inutilisables. Et ce, sans les détériorer, sans y jeter de produits nocifs. De ce fait, quantité de boulangers se trouvaient dans un complet embarras.

Aux boucheries, la disette de viande n'était pas encore sensible. La grève ne s'y constatait que par une pénurie de personnel, nombre de garçons bouchers ayant déposé le tablier.

Aux épiceries, aux grands bazars d'alimentation, même marasme: un personnel restreint assurait le service.

Aux Halles, l'encombrement de la matinée n'avait pas eu la densité habituelle. Il y avait eu du calme, au lieu des bousculades et du tohu-bohu journaliers. Les maraîchers des environs, redoutant des incidents, ne s'étaient guère aventurés. La plupart avaient préféré s'abstenir du voyage. Aussi, n'eussent été les expéditions de province, qui affluaient encore, le marché eut eu piètre physionomie.

Cette insuffisance eut sa répercussion en tous les quartiers; les marchands de primeurs, de légumes, de victuailles furent chichement approvisionnés.

Ainsi, dès le premier jour de grève, un resserrement symptomatique affectait l'essentiel trafic, le commerce de l'alimentation. Et comme la question du ventre primait toutes les autres, ce signe avant-coureur d'une possible disette ne pouvait que surexciter les inquiétudes, accroître les angoisses.

Cette perturbation, qui se révélait alors que le geste d'inertie de la classe ouvrière s'esquissait à peine, était une probante affirmation de sa force. Le prolétariat était donc bien le grand metteur en œuvre de la Société: il était le bœuf qui, la tête prise au joug, toujours courbée vers la terre, avait sans fin ni trêve creusé le dur sillon, le fécondant de sa sueur.

Et voici que le bœuf, las de trimer sous l'aiguillon, s'arc-boutait sur la terre fraîche et, relevant le front, sondait l'avenir. Qu'allait-il en découler? Après avoir prouvé qu'il est le rude et bon ouvrier social, que sans lui, du champ ne sortiraient que ronces et épines, que sans lui rien n'est rien, allait-il avoir l'audace de vouloir être tout?

Pour l'heure, il s'en tenait à la résistance passive.

Dans les quartiers industriels, aux faubourgs et aussi aux banlieues, les ateliers étaient déserts et, au-dessus des usines, les hautes cheminées ne crachaient plus leurs volutes noires.

Dans le Marais, le faubourg du Temple et les parages avoisinants, où foisonnaient les industries d'art et les cent métiers d'articles de Paris, - rappelant la vieille artisanerie, - les ateliers de ciseleurs, bijoutiers, maroquiniers, monteurs en bronze, etc..., étaient vides. Vides aussi, dans les rues et les cités fourmillantes qui bordaient le faubourg Antoine, les ateliers d'ébénisterie.

Au quartier Saint-Marcel, aux bords de la Bièvre, les ouvriers travaillant les peaux avaient abandonné le travail. De même, à la Glacière, les ouvriers des fabriques de chaussures, des fonderies, etc...

A Pantin, à Aubervilliers, les usines des produits chimiques, les savonneries, la manufacture d'allumettes, chômaient. Pareillement, à Saint-Denis, les chantiers de construction et les cinquante autres bagnes industriels, où s'étiolait une population immigrée de Bretagne ou d'ailleurs. A Ivry, à Batignolles, les ouvriers des forges se reposaient; de même à Boulogne, à Arcueil, les blanchisseurs; de même, à Levallois, à Puteaux, les ouvriers de l'automobile...

Partout! Partout! Sur tous les chantiers, dans toutes les usines, dans tous les ateliers, l'arrêt du travail succédait à la fièvre de production.

Les ouvriers se croisaient les bras, - simplement!

Cependant, cette unanime suspension du travail ne s'était pas, sur tous les points, réalisée avec la spontanéité désirable. Il y avait eu besoin, à maintes reprises, de prendre le contre-pied du *compelle intrare* de l'Évangile: au lieu de forcer à entrer ceux qui s'y refusaient, il avait fallu pousser les récalcitrants vers la porte, - les forcer à sortir.

L'opération s'effectuait avec mansuétude. Les syndicats avaient mobilisé des délégués, ayant mission de s'assurer que la décision de grève était généralement mise à exécution. Ces camarades servaient de centre de jonction à des cohortes de grévistes, qui zigzaguaient de quartiers en quartiers, passant en revue usines et ateliers et s'assurant que l'arrêt y était complet.

(*) *compelle intrare*: forcez-les à entrer. (Note A.M.).

Là où le travail n'était pas suspendu, les manifestants entraient d'assaut. Tout d'abord, ils faisaient tomber les courroies, tournaient les commutateurs, lâchaient la vapeur, éteignaient les feux... Ces précautions préliminaires accomplies, ils expliquaient aux inconscients continuant à trimer combien leur acte était antisocial; leur faisaient honte de manquer ainsi à la solidarité que se doivent entre eux les travailleurs; s'efforçaient à leur faire comprendre qu'ils se portaient tort à eux-mêmes, qu'ils pâтираient de cette trahison. Puis, en conclusion à ce bref cours de morale syndicale: «Ouste! tout le monde dehors!...».

Parfois, les débaucheurs se buttaient à une tentative de résistance: des contre-maîtres zélés, des patrons entichés de leurs prérogatives, voire des ouvriers routiniers et inconscients s'interposaient, cherchant à refouler les grévistes, à les empêcher de pénétrer. Il en résultait des bourrades, des bousculades, des bagarres. Alors, si l'un des champions de l'ordre exhibait un revolver, menaçait les envahisseurs, il était tôt mis hors d'état de nuire; l'arme lui était arrachée des mains et il lui était donné le conseil de ne pas récidiver.

Néanmoins, si quelques-uns de ces incidents tournèrent au tragique, ce fut le petit nombre, même lorsque les patrons s'avisèrent de faire appel à la protection des autorités. Celles-ci étaient harcelées de demande de secours; elles ne savaient qui entendre, à qui promettre appui, ne pouvant sur cent points divers également menacés, envoyer des agents ou des troupes.

Les préalables mesures de protection se trouvaient insuffisantes et inefficaces. Des patrouilles à cheval sillonnaient bien les rues, des postes de troupes étaient bien installés aux endroits stratégiques, - mais les débaucheurs qui, tel un élément déchaîné, passaient en trombe, ne fondaient pas droit devant eux, en aveugle; ils savaient éviter les embuscades. Au moment propice, ils se repliaient, obliquaient à droite ou à gauche - au besoin s'égrenaient, pour se reformer en arrière; ils ne tenaient pas tête à la force armée, lâchaient pied devant elle, se refusait à la bataille... et allaient opérer plus loin.

A ce jeu, les troupes gouvernementales s'énermaient et s'épuisaient. Elles étaient d'autant plus harassées par les marches et contre-marches, inutiles et vaines, qui leur étaient imposées, que dans la plupart des cas, elles arrivaient après coup au point quelles avaient ordre de défendre, - n'ayant que la déception de constater les traces du passage des grévistes.

Ces derniers avaient pour eux la supériorité de l'initiative et de la spontanéité; ils savaient apporter à leurs agissements l'impromptu favorable au succès.

Point de répétition monotone et de gestes toujours identiques! Ainsi, pour varier leurs opérations, ils ne se faisaient pas scrupule, au sortir d'une usine, de s'aiguiller vers un bazar ou un magasin de nouveautés.

Ils y faisaient irruption par toutes les entrées à la fois; ils farandolaient au travers des galeries, refoulant devant eux les employés encore au travail.

Leur irrespect pour les marchandises étalées était si complet que, par crainte de plus appréciables dégâts, les directeurs s'empressaient de rendre la liberté au personnel et donnaient, en hâte, les ordres pour que rapidement soient baissées les devantures.

Et ces foules d'ouvriers, d'employés, ainsi lâchés dans Paris, y apportaient un regain de fermentation.

Tandis que les uns, d'esprit timoré, casanier, se garaient de la cohue et regagnaient leurs demeures, d'autres se mettaient au diapason: ils se mêlaient aux grévistes, aux manifestants, d'abord par simple curiosité; puis, entraînés, gagnés par la fièvre de la rue, ils n'étaient pas les moins ardents, faisaient chorus avec les camarades.

Entre les spectacles divers que la grande ville offrit ce jour-là, - spectacles où la comédie s'amalgamait au drame, - il en fut un qui ne manquait pas de couleur. Il eut pour scène, entre midi et une heure, les rues qui s'éparpillent de la Madeleine à l'Opéra.

Tandis que les banques et les maisons de commerces de luxe, qui pullulent dans ces quartiers, avaient jugé prudent de ne pas ouvrir leurs portes, les maisons de couture et de mode, qui y foisonnent aussi, avaient exigé que leur personnel vînt au travail.

A l'heure du repas, les ouvrières, craintives un peu, mais fort curieuses du tableau de la rue, descendirent de leurs ateliers, s'enhardissant mutuellement. Les restaurants, d'habitude extrêmement animés, où dominait la gaieté, où fusaient les rires, étaient presque déserts, à demi-silencieux; les conversations y bruissaient en sourdine, et le service, très incomplet, était restreint, insuffisant.

Le moment fut jugé propice par les grévistes de la couture, - des tailleurs principalement, - pour amener à faire cause commune avec eux l'ensemble des ouvriers.

Dans la matinée, leurs tentatives dans ces parages avaient échoué, - le déploiement des forces policières et militaires qui, de la rue de la Paix au boulevard Malesherbes, était fort compact, y mettant obstacle. Maintenant, ces grévistes, très au courant des habitudes du quartier, utilisaient les minutes de flânerie précédant la rentrée aux ateliers. Ils se mêlaient aux groupes d'ouvrières, les endoctrinaient et les amenaient à crier: «*Vive la grève!*».

Les autorités s'effarèrent de ces clameurs, mi-frondeuses, mi-goguenardes. Elles voulurent les réfréner.

Mal leur en prit! Ce qui n'était, de prime abord, qu'amusement vira au sérieux. En peu de temps, la rue de la Paix grouilla d'une foule, en grande partie féminine et qui, narquoise et furieuse, ne voulait pas reprendre le travail.

Contre cette foule, plus exubérante que belliqueuse, qui, en fait d'armes, n'aurait pu brandir que de légers parapluies, les officiers de police eurent la maladroite imprudence d'user de violences: ils la firent charger par leurs agents, poings en avant. Les hommes firent front à l'attaque, protégeant les femmes, le mieux qu'ils purent. Ils n'y parvinrent qu'en partie.

Ce fut une mêlée sauvage! Des femmes, des jeunes filles roulaient à terre, brutalisées, piétinées; d'autres, apeurées et affolées par la charge, en subissaient un contre-coup nerveux et moral qui les rendait malades de terreur. Ce n'était que cris d'angoisse, de détresse et de douleur!

De la rue de la Paix, la panique se propagea aux rues avoisinantes. Une rumeur domina tout, suscitant l'indignation de tous: l'assommade des femmes par les sergents de ville.

Il n'en fallut pas davantage pour que les ateliers où le travail continuait encore se vidassent en tumulte, - malgré les patrons, qui voulaient garder leur monde et tentaient de fermer les portes pour empêcher la sortie.

Les ouvrières, énervées et encolérées, se dispersèrent comme une volée de moineaux, s'éparpillèrent dans leurs quartiers respectifs.

Le récit des événements dont elles avaient été les héroïnes et les victimes ajouta un grief nouveau aux motifs de surexcitation.

Ainsi, la fermentation empirait, non seulement du fait de la grève, - accélérée par le tourbillonnement des manifestants, - mais encore du fait des mesures gouvernementales pour enrayer la crise.

Tout concourait donc à donner à Paris l'aspect d'une cité en révolte et les pulsations de son vaste organisme de travail et de circulation se ralentissaient, se rapprochant de plus en plus de l'arrêt total.

Qu'allaient faire les ouvriers des usines à gaz? Et ceux des usines d'électricité?

En ce qui concernait ces derniers, le point d'interrogation ne se posait pas. Ils avaient fait leurs preuves. On pouvait compter qu'ils participeraient au mouvement.

Le gouvernement en avait la certitude. Mais il ne s'en émouvait guère, sûr qu'il était d'y remédier. Les brusques grèves de 1907 et 1908 l'avaient mis sur ses gardes. Il savait combien les arrêts instantanés de lumière, qui se produisirent alors, avaient émotionné la population; il savait combien ces extinctions d'électricité, survenant sans qu'aucun symptôme les eût annoncées déconcertaient l'opinion publique, l'influençaient désagréablement, - donnaient à la multitude la sensation d'un effritement du pouvoir.

Aussi, les autorités avaient pris de sérieuses précautions pour en éviter le retour. Après l'arrêt de lumière de 1908, elles avaient décidé de doubler les équipes d'ouvriers électriciens par des équipes militaires qui seraient toujours prêtes à se porter sur une usine et à y supplanter les grévistes. Des détachements du génie avaient donc été mobilisés et on leur avait imposé un stage d'apprentissage dans les différentes usines, - notamment au secteur des Halles.

Le gouvernement avait ainsi, sous la main, un personnel militaire qui n'était pas complètement inexpérimenté. Il connaissait déjà le maniement des appareils et serait apte, on l'espérait du moins, - encadré par les ingénieurs, les chefs de service et les contre-maîtres, à suppléer passablement au personnel habituel, au cas où celui-ci viendrait à faire défaut.

Au surplus, le rôle de ces soldats-électriciens ne devait pas se borner à prendre la place des grévistes; ils devaient encore, dès la première velléité de cessation du travail, expulser, - même par l'emploi des armes, - les ouvriers des usines.

Sans retard, ces précautions préventives furent mises à exécution. Dès le mardi matin, les diverses usines de production d'énergie électrique furent occupées par les troupes du génie. De ce côté donc, confiant dans les mesures prises, le pouvoir était absolument tranquille.

Au reste, aucun présage de grève, aucune effervescence ne se manifestait. Les ordres des chefs étaient promptement exécutés, - et avec la bonne volonté coutumière. On aurait pu supposer que les ouvriers électriciens ignoraient totalement les graves événements qui venaient de secouer si fortement la torpeur prolétarienne.

Le gouvernement était rassuré davantage en ce qui concernait les ouvriers des usines à gaz. Étant donné leur passé syndical, ils n'étaient pas redoutés; on les considérait comme incapables d'un geste d'énergie. Depuis des années et des années, toute leur action syndicale avait consisté en démarches déférentes et en sollicitations, auprès des autorités; le respect de la légalité semblait les avoir momifiés en des attitudes de soumission. Aussi, la confiance du gouvernement était si profonde que, sans cependant négliger de prendre à leur égard quelques mesures de précaution, - du moins celles qu'on prit n'avaient-elles rien d'excessif.

La journée s'écoula sans incidents.

A la tombée de la nuit, Paris s'illumina comme tous les soirs. L'allumage des appareils électriques publics s'effectua sans encombre. De même celui des appareils à gaz.

La lumière s'épandait, éclatante. Pas le moindre papillotement, ni soubresaut. Rien ne clochait!

Sur les grands boulevards, les lunes électriques éclairaient de leurs lueurs blanchâtres les sourires déjà narquois des bourgeois, empressés à blaguer ces terribles ouvriers électriciens qui restaient sages... Déjà, aussi, dans les salles de rédaction des quotidiens «*bien pensants*», les plumes s'envenimaient, bâclant les articles qui, demain, annonceraient à la population que les ouvriers électriciens | n'avaient pas bronché, grâce aux si habiles et si intelligentes mesures ministérielles.

Brusquement, vers dix heures, alors que la confiance était en pleine hausse, sur tous les points de

Paris à la fois, l'électricité fit défaut. Extinction complète et instantanée!...

La désillusion fut cuisante. Elle le fut d'autant plus qu'on s'était bercé d'espoirs que la réalité venait chavirer. Les sourires se figèrent en grimaces et les mines s'allongèrent.

Les commerçants et les industriels, habitués à cet inconvénient par les précédentes grèves, avaient eu la prudence de se munir d'un éclairage mixte, soit en recourant au gaz, soit à l'acétylène, soit à de simples lampes à pétrole. Ils eurent donc recours à leur éclairage de fortune.

Pourtant, en ce qui concernait le gaz, ce moyen ne donna pas les résultats espérés. Les manchons d'incandescence noircissaient, les grandes couronnes des lampadaires n'avaient plus leur splendeur éclairante. La pression baissait avec une rapidité inquiétante.

Aux premières minutes, cette baisse fut attribuée au grand nombre d'appareils mis en service en même temps. Il n'y avait rien d'étonnant, pensait-on, qu'à la hausse imprévue de la consommation correspondît une diminution de la puissance éclairante du gaz. C'était d'autant plus compréhensible qu'il n'y avait jamais de réserve dans les gazomètres et qu'il aurait suffi, pour les mettre à fond, de quelques heures de consommation, - sans renouvellement de la production de gaz.

Mais, quand on vit la lumière continuer à baisser progressivement, - bientôt n'éclairer plus qu'en veilleuse... Puis, plus rien!... Le noir!... Les ténèbres!... Il fallut bien chercher une autre explication.

Le gouvernement avait pourtant bien pris toutes ses précautions.

Que s'était-il donc passé? Tant aux usines électriques qu'aux usines à gaz?

Dans les secteurs électriques, les ouvriers des équipes de jour, leur temps de présence effectué, s'étaient retirés sans vouloir attendre la venue de leurs remplaçants. Or, ceux-ci, si ponctuels d'habitude, n'arrivaient pas.

Les menaces, les promesses, les objurgations des directeurs furent sans effet sur les ouvriers des équipes sortantes. Tout fut vain. Rien ne les fit revenir sur leur détermination.

Les ouvriers partis, on songea à utiliser les soldats du génie. Il y eut du gâchis, des contre-ordres, des chassés-croisés. Avant que les soldats se fussent rendus aux postes qu'il fallait d'abord leur désigner, les feux des chaudières s'éteignirent presque, et plusieurs machines, manquant de vapeur, s'arrêtèrent.

Le désarroi s'accrut, devint général. Les ordres contradictoires, les fausses manœuvres ajoutèrent encore au trouble et, en peu de temps, plusieurs dynamos furent mises accidentellement hors de service.

La confusion augmenta plus encore lorsqu'on eut constaté que la malveillance avait fait son œuvre: de la poudre d'émeri avait été jetée dans les paliers et dans les coussinets; certains enduits avaient été arrosés d'acide sulfurique, - ce qui provoquait leur incendie, au bout de peu de temps; des appareils, des tableaux de distribution avaient été mis en court-circuit...

Bien d'autres opérations de sabotage se constataient un peu partout! On avait voulu que les machines s'arrêtassent de fonctionner, - et on y était parvenu!...

Les responsables? Naturellement, il n'était pas douteux que ces dégâts si précis, qui avaient pour conséquence de suspendre la vie des usines, étaient l'œuvre des ouvriers électriciens. Pourtant, ceux qui avaient l'habitude de lire sur les physionomies croyaient découvrir, dans l'attitude et sur le visage de certains soldats, les reflets d'une satisfaction intérieure... Y aurait-il des saboteurs, parmi ces soldats du génie, si choyés, et en qui le gouvernement avait mis son espoir? Y en avait-il qui s'étaient laissés contaminer par la propagande antimilitariste?... C'était peut-être possible!

Toujours était-il que le fonctionnement des usines était devenu impossible. On ne pouvait pas continuer à marcher dans les conditions présentes et il fut décidé de faire stopper les machines.

Malgré cela, tout ne semblait pas perdu. Depuis longtemps déjà, afin de parer à une cessation de travail dans l'une des usines parisiennes, toutes celles-ci avaient été reliées à une usine principale, située en banlieue. Dans celle-ci, le personnel, soigneusement recruté, offrait toutes les garanties de sécurité, et il était mené militairement. Il n'y avait pas de syndiqués, - ou si peu qu'ils étaient quantité négligeable...

Par ses propres moyens, cette usine d'électricité était capable de fournir la presque totalité du courant nécessaire à la consommation parisienne. Il suffisait, pour cela, de manœuvrer quelques disjoncteurs, - et la force électrique affluerait à nouveau dans les canalisations.

C'est à cette manœuvre que les usines de la périphérie et du centre, désesparées, se décidèrent à avoir recours, - après avoir constaté qu'elles ne pouvaient rien par elles-mêmes... Cette opération fut aussi vaine que les précédentes. Le courant ne circula pas...

On eut bientôt l'explication de cette anomalie.

Un accident, - comparable à la rupture d'un anévrisme dans le corps humain, - avait soudainement immobilisé l'énorme et vaste usine. Un sourd coup de tonnerre avait ébranlé le sol... et on avait constaté la destruction dans une galerie souterraine, de toute la canalisation. Les câbles, pour gros et solides qu'ils fussent, avaient été tordus, rompus, déchiquetés, et la chaleur de déflagration avait atteint un si haut degré que certains portaient des traces de fusion. Il n'y avait pas de doute à avoir: cette destruction avait été provoquée par un explosif violent... C'est pourquoi les torrents d'électricité qu'elle aurait pu produire ne pouvaient passer!

Dans les usines à gaz, — et contrairement à toutes les prévisions, - le personnel ouvrier s'associa à la grève, le mouvement y fut facilité par la faible surveillance exercée sur ce personnel, - qu'on croyait de tout repos.

Ce furent les chauffeurs qui engendrèrent la grève. Comme dans les secteurs électriques, ils formaient un groupement à part. Il y avait chez eux des hommes de tempérament qui s'indignèrent de la veulerie de leurs camarades et qui, en quelques heures, convenablement utilisées, parvinrent, d'abord à convaincre les indécis, ensuite à préparer la grève du matériel.

A l'heure convenue, les chauffeurs mirent bas les feux et, parcourant les ateliers, ils donnèrent le signal de la suspension du travail. Leur entraînée audace fut contagieuse.

Non contents de cesser de produire, les ouvriers gaziers prirent leurs précautions pour que, - même en substituant des jaunes ou des soldats aux grévistes, - on ne pût faire du gaz. Connaissant les points vulnérables des canalisations, ils les ouvrirent ou les blessèrent... Et des usines s'éleva la pestilence de l'hydrogène fusant par les plaies béantes!

Le personnel des directeurs et contre-maîtres essaya en vain de pallier au désastre. Les ouvriers gaziers, qui avaient été si longtemps dévoyés, venaient de se ressaisir et, dans leur colère d'avoir été jusque-là trop somnolents, ils avaient eu la main lourde...

Rien ne pouvait plus fonctionner sans d'importantes et longues réparations.

L'obscurité s'épandit sur Paris, - complète, compacte!

Lors des précédentes grèves, seule la lumière électrique avait manqué. Cependant, l'émotion avait été excessive, malgré qu'il n'y eût eu que diminution d'éclairage, - et non extinction totale. En effet, les rues et les boulevards continuaient à être éclairés par le gaz, - que beaucoup de commerçants avaient aussi. En réalité, on s'était trouvé ramené à l'éclairage accoutumé un quart de siècle auparavant, mais non plongé dans d'impénétrables ténèbres.

Cette fois, électricité et gaz faisaient simultanément défaut. Aussi, ce ne furent pas des demi-ténèbres! La brusque extinction des lumières les fit paraître plus épaisses encore aux yeux inaccoutumés. L'affolement fut indicible, et la nervosité de la population, déjà mise à rude épreuve, atteignit le paroxysme. Éffarés, ahuris, les gens couraient de droite, de gauche, tourbillonnaient, quasi-fous.

Dans le noir intense qui enveloppait la ville, de ci, de là, pointaient quelques lueurs éclatantes. C'était la rutilance des établissements qui, faisant leur lumière eux-mêmes, - électricité ou acétylène, - n'avaient pas été atteints par la grève.

Maintenant, les pulsations de la grande cité allaient se ralentissant; on eût dit que les ténèbres qui l'envahissaient étaient présage de mort. Les théâtres et tous les établissements se vidèrent dans un bruissement de conversations et au milieu d'exclamations qui disaient la panique, l'angoisse.

La grève qui venait d'éclater allait avoir d'autres répercussions: la privation de lumière se doublait de la privation de force! Quantité de moteurs, mus par l'électricité ou le gaz entraient en sommeil, obligeant nombre d'ateliers à l'arrêt du travail.

De plus, l'obscurité allait faciliter l'action ultérieure des grève-généralistes. Ils seraient plus libres d'opérer, moins à la merci des forces gouvernementales. Leur puissance s'accroîtrait du discrédit dont la grève de la lumière élaboussait le pouvoir.

Cette phase de la lutte, par la répercussion qu'elle eut dans les autres corporations, constitua un grave échec pour le gouvernement. Elle fut, avec la grève des cheminots et des postiers, le pivot de la grève générale dont, dès ce moment, on pouvait entrevoir le triomphe.

Les obsèques des malheureux, tués au cours de la manifestation du dimanche, avaient été fixées au mercredi. Avec l'assentiment des familles, leurs corps étaient restés à la *Maison des Fédérations*.

Le gouvernement ne s'était pas interposé. Il avait pris d'importantes mesures de précaution: il avait amoncelé des forces considérables, en ayant soin de les dissimuler dans les rues adjacentes, sur tout l'itinéraire que devait suivre le cortège. Il était, d'ailleurs, optimiste: ses prévisions étaient qu'à l'occasion des obsèques, l'arrêt du travail atteindrait son point culminant, pour décroître ensuite...

La journée commença dans une atmosphère endeuillée. Les journaux n'avaient pas paru et, d'autre part, des corporations qui, hier, n'avaient pas bougé se joignaient au mouvement. Entre autres, les postiers et les télégraphistes avaient suspendu le travail, les téléphones ne fonctionnaient qu'à demi et, sur les voies ferrées, un personnel très restreint était demeuré seul en fonctions.

La ville entière s'harmonisait donc avec la cérémonie funèbre qui se préparait.

Le lieu du rendez-vous, rue Grange-aux-Belles, rendant la concentration difficile, la formation du cortège s'effectua place du Combat. Mais, bien avant l'heure convenue, l'affluence était énorme. Les syndicats avaient fixé des points d'assemblément à leurs membres sur les quais du canal, les rues avoisinantes, les boulevards extérieurs. Aussi, partout grouillait une multitude innombrable d'où, en bourdonnements de colère, jaillissaient des imprécations, des malédictions contre le Pouvoir. Derrière les corbillards, qui disparaissaient sous des amoncellements de couronnes, après les familles, après les délégations, cette masse énorme prit rang.

Et le cortège s'ébranla. C'était un flot humain qui s'écoulait, s'enflant à tous les carrefours d'afflux nouveaux. Sur cet océan de têtes, d'où n'émergeaient que les taches rouges et noires des bannières et des drapeaux, se répercutaient, en roulements de tonnerre, des mugissements de haine, des clameurs de vengeance.

Cela cadrait peu avec l'optimisme gouvernemental. La passion de lutte, la fougue de révolte qui, pour l'instant, s'extériorisait de trois cent mille poitrines en éjaculations coléreuses, n'allait-elle pas éclater formidablement, si un choc, un incident, y donnait prétexte?

C'était d'autant plus à redouter que, dans les quartiers traversés pour se rendre au cimetière de Pantin, on sentait le cœur des faubourgs battre à l'unisson de celui de la masse qui suivait le cortège. A toutes les croisées, des grappes humaines saluaient, répondant aux clameurs de la foule par des cris de vengeance.

Et quand, après une brusque accalmie, en un rythme grandiose, les strophes grondantes de l'*Internationale* déferlèrent sur l'interminable cortège, on eut la sensation que la chanson se muait en acte, - que la «*lutte finale*» qu'elle annonçait n'était pas pour demain, mais pour aujourd'hui, pour tout de suite... Alors, sur cet océan humain passa le frisson des émotions décisives; chacun fut secoué jusqu'au plus profond des moelles.

Mais, nul obstacle ne gênait la marche, - armée et police étant de plus en plus invisibles - le cortège continua sa route, roulant ses flots tumultueux jusqu'au cimetière.

Là, au bord des fosses, brefs et vigoureux furent les discours. Nul ne songeait à phraser. Et d'ailleurs, au delà des quelques milliers d'auditeurs pouvant entendre, s'amoncelaient les foules auxquelles ne parvenaient même pas le bruissement des paroles. En exclamations qui sourdaient en sanglots, en termes hachés que ponctuaient les poings levés, les uns après les autres, les orateurs conclurent par un serment qui, sous le ciel bas et gris, se répercuta en violentes approbations: la grève n'aurait ni fin ni trêve que le gouvernement n'ait capitulé, qu'il n'ait avoué son crime, qu'il n'ait frappé les meurtriers des victimes pleurées par le peuple.

Maintenant, le flot reflue sur Paris, - comme la marée montante qui, en un jour de tempête, vient battre les côtes. Par vagues colossales, les groupes s'avançaient, toujours frémissants, toujours en tension de révolte.

Les autorités eurent le tort de passer d'une extrême réserve à une confiance provocatrice; elles se départirent de la prudence qu'elles avaient observée jusque-là et s'avisèrent de mesures qui exaspérèrent les manifestants.

Au lieu de continuer à rester terrée, invisible, la force armée, flanquée des agents de police, reçut l'ordre d'effectuer des barrages, de défendre l'accès de certaines voies, de canaliser la foule à sa rentrée dans Paris, - de manière à la couper, à la morceler.

En tout autre moment, cette manœuvre d'éparpillement et d'aiguillage eût été subie sans trop de protestations. A l'heure actuelle, il n'en pouvait être ainsi, la nervosité et la surexcitation des manifestants avait atteint trop d'acuité. Cette masse était si profonde, si compacte; elle était animée d'une telle force d'impulsion que c'était folie de prétendre la disperser ou simplement l'endiguer. Les barrages qu'on lui opposa furent rompus, traversés.

La foule s'avavançait en rangs tellement serrés qu'il lui était impossible de reculer, l'eût-elle voulu. Elle allait devant elle, avec une impétuosité irrésistible: comme un coin formidable, elle s'enfonça dans la masse armée, - et les troupes durent céder sous sa poussée. L'infanterie rompit ses rangs avec autant plus de facilité que les corvées qui lui étaient imposées commençant à lui répugner, elle n'obéissait plus qu'en rechignant et avec indolence. Quant à la cavalerie, elle fut paralysée par le flot humain, entourée, submergée!...

Mais, lorsque les manifestants qui, en face des soldats, avaient fait preuve de modération, se butèrent contre les sergents de ville, ils foncèrent furieusement.

Sur la police se condensaient toutes les colères! Sur elle on voulait venger le meurtre de ceux qu'on venait de conduire au champ de repos! C'était elle qu'on trouvait toujours en travers de sa route!... Aussi, contre elle la lutte s'engagea avec rage et les revolvers, sur lesquels depuis le matin les mains se crispaient, sortirent des poches.

Les chefs comprirent un peu tard qu'il fallait laisser passer l'ouragan.

Ces bagarres, pour vives et violentes qu'elles fussent, n'étaient pourtant qu'un incident, soulignant la gravité de ce fait autrement considérable: l'accentuation de la grève.

Les espérances caressées par le gouvernement s'effondraient; la fin de la journée fut marquée, non par la détente qu'il avait espérée, mais par une recrudescence dans l'arrêt du travail.

Dans la soirée, des réunions nombreuses se tinrent. Chaque syndicat avait convoqué ses adhérents en des assemblées particulières, afin de délibérer sur la situation, d'examiner la portée du mouvement et d'aviser sur l'attitude qu'il convenait d'observer.

Les plus importantes de ces réunions furent celles tenues par les travailleurs des divers réseaux des chemins de fer; par les postiers et les télégraphistes et aussi par les diverses catégories de travailleurs municipaux.

Les réunions du personnel des chemins de fer, où , dominaient les ouvriers de la traction, décidèrent que la grève, qui chez eux n'était pas encore généralisée, par suite de flottements et d'hésitations regrettables, devait se continuer et se poursuivre jusqu'à ses conséquences extrêmes. Les mesures furent prises pour que le mouvement ne restât pas circonscrit au rayon parisien, qu'il s'étendît d'un bout à l'autre des réseaux et pour que fussent entravés, aussi complètement que possible, le départ et la marche des trains.

Aux assemblées des P.T.T., une nouvelle circula qui stimula tous ceux qui eussent pu être indécis: on apprit que le gouvernement, dès la suspension momentanée du service, avait envisagé le recours à des mesures coercitives. A cette menace, il fut répondu par des décisions catégoriques: la cessation du travail, qui n'avait qu'un caractère momentané, fut transformée en mouvement de grève. Ceci convenu, de suite, on se préoccupa des précautions indispensables, pour rendre inefficace tout effort de rétablissement des services, soit avec l'aide de faux frères, soit grâce à la main-d'œuvre militaire.

Les résolutions que prirent les travailleurs municipaux n'étaient pas moins énergiques, quoique d'un

ordre plus particulier: tous se prononcèrent pour la grève illimitée sans fixation de durée. Seulement, suivant les catégories, la tactique de boycottage qui avait reçu déjà un commencement d'application fut confirmée. Par cette mise à l'index, les quartiers bourgeois seraient atteints sans restriction, tandis que les quartiers ouvriers seraient un peu allégés et ne subiraient pas tous les inconvénients de la grève.

Ces délibérations infirmaient l'optimisme des dirigeants. Ils avaient supputé que, dans les grands services publics, le travail recommencerait après un arrêt de vingt-quatre heures. Il n'en était rien! Au contraire, les ouvriers de ces services s'associaient complètement à leurs camarades.

Lorsque, dans les réunions multiples tenues par les divers syndicats, ces décisions furent connues, des acclamations frénétiques les accueillirent. En toutes, d'ailleurs, des résolutions de même ordre étaient prises. En toutes, il était convenu de continuer la grève à outrance, de persister dans la lutte jusqu'à ce qu'il soit donné satisfaction au peuple endeuillé.

La satisfaction exigée, on ne la bornait plus à une simple capitulation du gouvernement, dont, à bien considérer, la portée eût été surtout morale. Sur la grève de solidarité, se greffait la grève revendicatrice, - pour être plus exact: la grève sociale.

En ces réunions, où s'élaboraient les actes de demain, des paroles graves furent prononcées. Tandis que certains rappelaient et ré-exposaient les revendications nombreuses, jusque-là présentées sans succès, - et ajoutaient que l'heure était propice pour les formuler à nouveau, - d'autres voyaient plus loin: ils proclamaient la capacité administrative de la classe ouvrière; affirmaient que l'heure psychologique était proche et qu'il fallait, dès maintenant, envisager l'aléa de la déchéance capitaliste.

Aux fournaises des réunions, où se surchauffaient les cerveaux et où, à la flamme de la réalité surgissaient et s'épuraient les idées, à côté des timides qui hésitaient sans cesse, il était des impatients qu'exaspérait la lenteur des événements. Ceux-là trouvaient trop courtes les enjambées; ils rêvaient de doubler les étapes. Dans leur ardeur surexcitée, ils morigénaient ceux qui marquaient quelque indécision ou réticence, leur démontrant que dans les circonstances actuelles la meilleure des prudences était d'agir vite.

De ce choc d'idées, de ce malaxage de projets: thèse de l'organisation du combat et de la résistance, thèse de la lutte pour des revendications restreintes et parcellaires, thèse de l'extension révolutionnaire de la grève et de la nécessité de sa conclusion expropriatrice, - de tout cela se dégagait un amalgame qui constituait une phase nouvelle du conflit.

Le peuple faisait un pas en avant dans la voie de la révolution: la période de grève de solidarité et purement défensive finissait, et on voyait luire les premiers rayons de la grève offensive, dont les traits de feu illuminaient l'horizon de leurs d'incendie.

Ce qui rendait plus redoutable ce bouillonnement de révolte, c'est que l'effervescence n'était pas restreinte à Paris: la province était à son diapason; elle n'avait plus de leçons de révolutionnarisme à prendre de la capitale, elle n'attendait pas son signal pour l'action: l'agitation n'y était pas moindre.

Le gouvernement ne restait pas inactif. Il avait à cœur d'énerver la grève, de pallier à la suspension du travail, et, surtout de rassurer la bourgeoisie que terrassait la panique des grands jours. Une préoccupation le hantait: donner l'impression que la vie économique n'était pas enrayée, que le circulus social n'était que ralenti et non suspendu.

Il pensait que c'était le moyen meilleur pour guérir les hautes classes de la peur qui les tenait.

C'est pourquoi, malgré que ses alarmes fussent éveillées par les vives clameurs de la capitale, il s'efforçait de masquer la grève en remplaçant les grévistes par des soldats, dans les industries ou fonctions de première nécessité.

Dès que, sur un point, avait été signalé l'arrêt du travail, une équipe de troupiers y était dirigée.

Ainsi des escouades de soldats allèrent, dans les fournils, pétrir en place des mitrons. Seulement, en bien des cas, ils furent empêchés de besogner pour des raisons diverses, conséquences des précautions prises par les grévistes avant leur abandon du travail: ou le matériel n'était pas en état, ou bien les fours ne fonctionnaient pas ou fonctionnaient mal. A ces inconvénients il fut obvié, plus mal que bien, en utilisant les fours militaires.

Aux usines d'électricité, les troupes du génie, quoique depuis bien longtemps familiarisées avec les besognes qu'on attendait d'elles, n'avaient pu remettre les dynamos en service. Les grévistes avaient si adroitement pris leurs mesures préventives que rien n'allait plus.

Pour faire face à la grève du personnel des postes et des télégraphes, ainsi que des chemins de fer le gouvernement songea à la mobilisation. Par un décret circonstanciel, tous ceux qui étaient inscrits sur les rôles de l'armée seraient convoqués et leur refus de répondre à l'appel les rendrait passibles d'un conseil de guerre.

Mais, après examen, il dut se rendre à l'évidence et reconnaître qu'au point où en étaient les événements, cette convocation serait sans effet. Renonçant à cette opération qui eût été simplement ridicule, il tenta de rétablir les communications en utilisant les moyens militaires.

Des soldats furent mobilisés afin d'assurer la marche des trains. Mais, là comme ailleurs, des dispositions spéciales avaient été prises: les parties essentielles des locomotives avaient été démontées et cachées; d'autre part, pour rendre difficile la sortie des hangars où elles étaient remisées du plâtre ou du ciment avait été coulé dans les aiguilles, empêchant leur fonctionnement. Même procédé retenait en panne les wagons sur leurs voies de garage.

D'ailleurs, avant de quitter le travail, les cheminots avaient ramené leurs trains aux gares et ils les avaient laissés sur les voies, après avoir eu le soin de les immobiliser sérieusement.

Cet amoncellement, sur les points de grande circulation, de la multitude de wagons qui, habituellement, sont en route, produisait une inextricable accumulation. Les trains de voyageurs, et surtout les trains de marchandises, étaient en quantité telle que les gares en étaient bloquées. L'encombrement était si grand et si complet que les manœuvres, ainsi que la continuation du trafic, étaient rendues impossibles.

En outre, sur les lignes, tous les disques avaient été mis au signal d'arrêt; ce blocage systématique, tout en paralysant la circulation, avait l'avantage de rendre tout accident impossible. En effet, les trains qu'on pouvait se risquer à lancer ne devaient avancer qu'avec une extrême lenteur, la plus simple prudence obligeant les mécaniciens à n'aller qu'à faible vitesse, car ils ignoraient si la ligne était libre ou non. De plus, en bien des points, des pétards d'arrêt avaient été ingénieusement déposés afin qu'au cas de continuation de trafic, leur éclatement augmentât la confusion.

Cette immobilisation du service des chemins de fer avait été grandement facilitée par l'adhésion des

aiguilleurs à la grève. C'était un concours précieux, car, à eux seuls, les aiguilleurs sont maîtres de la circulation.

Par ces mesures, et d'autres qui tendaient aux mêmes résultats, la mise en marche des trains était devenue quasi impossible, - et d'ailleurs inutile... au moins pour les voyageurs. En effet, au cas où les trains eussent fonctionné, ils auraient roulé à vide, la peur des accidents refroidissant les plus osés.

L'arrêt des chemins de fer impliquait l'arrêt du service postal, - en supposant même que les postiers ambulants eussent continué à travailler; à plus forte raison, la grève de ceux-ci l'entravait complètement. Pour y suppléer, on eut recours aux soldats: on para à la grève des postiers en organisant un service par automobiles.

Le gouvernement cherchait surtout, en ces circonstances, à sauver la face, essayant de masquer son impuissance. Car ce service ne donna pas, - et il ne pouvait pas donner, - les résultats qu'on en attendait.

Cette organisation était trop imparfaite et aussi trop lente, car, dans leur parcours, un des moindres ennuis pour les postiers automobilistes, fut la rencontre, sur la route, de signaux de ralentissement pour automobiles, alors qu'aucun accident de terrain n'en justifiait la présence. Les conducteurs, qui étaient des soldats connaissant peu les routes, n'avançaient donc qu'avec hésitation et à allure modérée. D'autre part, à la traversée de régions en grève, plus d'une fois ils furent invités à ne pas continuer leur chemin et leurs machines furent confisquées.

Le désarroi fut encore plus complet pour le service télégraphique. Aux bureaux de Paris, sa suspension fut absolue. Afin de rendre impossible tout travail, les fils avaient été brouillés ou coupés avec d'autant plus de minutie que les grèves antérieures avaient donné de l'expérience au personnel des P.T.T.

Tout d'abord, on n'avait pas été, en haut lieu, trop affecté par l'isolement télégraphique et téléphonique. On pensait y remédier grâce aux services militaires de télégraphie et de téléphonie sans fil.

Sur ce point, encore, la déception fut grande. Parmi les grévistes, il y avait des hommes de sérieuse compétence scientifique pour qui ce fut un jeu de rendre les communications aériennes impossibles. Ils s'installèrent dans une usine située sur une hauteur et à l'abri des indiscretions; disposant d'une quarantaine de chevaux de force et d'une excellente dynamo, ils dressèrent des antennes, - ayant soin de ne pas éveiller l'attention, - et lancèrent dans l'atmosphère des ondes contrariantes qui troublèrent et brouillèrent les signaux émis par les postes du gouvernement.

Ainsi, la grève des bras et des cerveaux se doublait de la grève des machines, du matériel.

Et ce phénomène n'était pas restreint aux corporations énumérées ci-dessus: dans la plupart, l'outillage avait été volontairement immobilisé, et ce, de manière à ce qu'il reste inutilisable tant que les grévistes n'auraient pas repris le travail.

En prenant ces mesures préservatrices, les ouvriers n'avaient pas obéi à un mobile mesquin, bas, stupide: ils n'avaient pas eu le désir de la destruction, - pour le plaisir. Non! Leur but avait été d'aviser aux précautions qu'ils jugeaient inéluctables; très probablement même, les plus affinés avaient éprouvé une certaine tristesse à recourir à de telles extrémités. Mais, ils s'y étaient résolus parce qu'ils avaient la conviction qu'en immobilisant le matériel industriel, ils épargneraient des vies humaines.

Voulant âprement la fin, - le triomphe de la grève, - ils avaient l'audace de ne répudier aucun des moyens pouvant les rapprocher du but.

Ils se savaient une minorité, - assez nombreuse pour mettre en échec la minorité possédante et gouvernementale, - à condition qu'une partie du peuple ne prêtât pas son appui à cette dernière minorité. Pour qu'ils soient les plus forts, une condition était nécessaire: que la masse, dont le poids d'inertie a toujours penché du côté des triomphants, fût mise dans la simple impossibilité de donner à l'ennemi l'appui de sa force inconsciente.

Ce résultat, ils l'obtenaient en doublant la grève des bras et des cerveaux de celle des machines et du matériel. En enlevant à la partie du peuple, encore trop soumise aux puissances capitalistes, l'outil

des mains; en paralysant la machine qu'elle fécondait de son effort; en empêchant cette masse moutonnaire de pactiser avec l'ennemi commun et de trahir ses amis en reprenant le travail mal à propos, les révolutionnaires faisaient preuve de clairvoyance.

C'est pourquoi ils eurent les audaces qui étaient de circonstance et de nécessité.

Contre cette tactique, - qui n'était que la mise en œuvre logique de la grève générale, - l'armée était impuissante. Eût-elle même été apte à tout, apte à remédier à la grève des machines et de l'outillage, apte à accomplir tous les travaux indispensables, qu'elle n'aurait pu être mise à tout et partout. Il y avait à son impuissance une raison péremptoire: elle était trop peu nombreuse.

Malgré le bon vouloir interventionniste du gouvernement, il y avait empêchement à ce qu'il déversât toute son armée dans les travaux industriels et les fonctions publiques. Elle n'était pas inépuisable! Il lui fallait en conserver une fraction pour la défense capitaliste!

On avait transformé les soldats en boulangers, électriciens, gaziers, cheminots, wattmen, télégraphistes, postiers, balayeurs de rues, etc... c'était encore insuffisant! Par douzaines, d'autres métiers étaient en chômage auxquels la troupe ne pouvait faire face.

En quantité considérable, les troupes étaient éparpillées à garder chantiers, usines, magasins, canalisations, voies ferrées, monuments publics... C'étaient encore des milliers et des milliers d'hommes, retranchés de la production réelle, et retranchés de leur fonction guerrière!

L'armée comprenait environ, en temps normal, 600.000 soldats éparpillés dans les casernes de France... Or, à l'heure présente, rien qu'à Paris il y avait plus de 600.000 grévistes!

L'impuissance numérique de l'armée, pour faire front à la grève générale, était d'autant plus topique que le soulèvement révolutionnaire ne se limitait pas à Paris. Par conséquent, le gouvernement ne disposait guère que des troupes casernées dans la capitale, ou dans son rayon, pour y assurer la répression. Il y avait à cela double motif: il ne pouvait dégarnir la province, «l'ordre» y étant aussi en grand péril, et, d'autre part, il ne pouvait déplacer à son gré les régiments de leurs centres de garnison.

Il avait tenté d'amener les troupes de l'Est sur Paris, - et l'opération avait donné de piteux résultats!

On organisa des trains militaires que, malgré la grève, on essaya de mettre en route. Ils n'allèrent pas loin ! Ces convois furent bloqués en rase campagne, arrêtés par le déboulonnement des rails ou par la destruction des ponts ou des tunnels.

Des troupes de tout repos, que les ministres regrettaient de n'avoir pas sous la main, - et qui eussent réprimé le populaire avec une furie impitoyable, - c'étaient les troupes algériennes, formées par le recrutement des arabes, désormais soumis, comme les fils de la métropole, à l'impôt du sang. C'eût été de belles brutes à déchaîner sur Paris! Ces soldats ne se fussent pas embarrassés de scrupules et auraient savouré la joie de venger leur race sur les parias de France... Mais, il ne fallait pas compter sur eux! Ils étaient casernés en Algérie. Eût-on réussi à les embarquer, il eût été difficile de les débarquer à Marseille ou dans un autre port, - et plus difficile de les faire arriver jusqu'à Paris.

Ainsi, à peine la guerre sociale était-elle engagée que l'armée, unique rempart du capitalisme, se trouvait débordée. Les dirigeants étaient obligés de se rendre à l'évidence: elle était trop peu nombreuse pour remplir efficacement les multiples besognes auxquelles elle était destinée.

Cette insuffisance numérique de l'armée se doublait d'une impuissance morale plus dangereuse encore pour le pouvoir: elle doutait de la justice de sa fonction et elle glissait sur une pente au bout de laquelle ne s'apercevait rien autre que la désagrégation.

La propagande antimilitariste était la cause initiale de cette dépression. Avec une ardeur inlassable, acharnée, les antimilitaristes travaillaient à briser la force compressive de l'armée, évoquant tout l'odieux de l'œuvre exigée d'elle.

Ces symptômes, qui étaient présages mauvais pour la société capitaliste, étaient superficiellement aperçus par le gouvernement. Hypnotisé par le prestige d'une centralisation qui ramenait tout à lui, il se croyait solide et inébranlable, autant qu'un roc. Aussi, il ne songeait qu'à réprimer la grève. A aucun

moment, il ne s'était préoccupé d'examiner les réclamations formulées par les organisations syndicales, - de rechercher les responsabilités encourues, au cours des incidents tragiques de dimanche.

Prêter attention à l'ultimatum des grévistes, en tenir compte, c'eût été, prétendait-il, faire abandon de sa dignité, pactiser avec l'émeute. Il couvrait donc ses subordonnés et, loin d'enquêter sur leurs actes, il combinait des opérations policières et judiciaires qu'il estimait efficaces pour décapiter le mouvement, le désemperer.

Il ne fut pas innové. On opéra selon la tradition des gouvernements à poigne. Le parquet fut mis en mouvement et, au nom de la raison d'État, il eut ordre de procéder à une grande raffe des militants en vedette, secrétaires d'organisations et membres des comités.

L'exécution de ce vaste coup de filet avait été combinée pour le jeudi. Ce jour avait été choisi parce qu'on avait escompté qu'à ce moment, il y aurait une détente et aussi parce qu'on n'avait pas osé faire ces arrestations avant les obsèques, crainte d'accroître la surexcitation.

L'opération n'eut pas la réussite escomptée. Le secret n'en fut pas gardé et, par des voies incon- nues, il parvint à la connaissance des intéressés. Nombre de ceux qui étaient menacés d'arrestation prirent leurs précautions; ils se mirent à l'abri et la police fit buisson creux chez la plupart d'entre eux, quand elle s'y présenta.

Ce fut un échec pour le gouvernement. Le coup était raté et il n'eut pas sur le peuple l'effet démora- lisant attendu. Mais les mesures répressives redoublèrent. D'ailleurs, la détente espérée par les stra- tèmes ministériels ne s'était pas produite; il y avait au contraire, extension et accélération de la grève.

Il faut ajouter que le pouvoir était privé d'un moyen d'action qui, jusqu'alors, lui avait été d'un grand secours: la presse quotidienne.

Certes, c'était un ennui d'être sevré de nouvelles, - mais le peuple y gagnait de redevenir lui-même, de penser par lui-même: privé de journaux, il suivait ses impulsions, réfléchissait et décidait d'après son raisonnement propre, sans être influencé par les racontars des grandes feuilles capitalistes.

Et cela était mauvais pour le gouvernement: n'ayant plus à sa disposition ce levier formidable qu'était la presse, il ne pouvait plus propager ses menaces et ses mensonges. De ce fait, un équilibre s'éta- blissait entre lui et les groupements populaires, - à l'avantage de ceux-ci. Jusqu'alors, les organisa- tions syndicales n'avaient eu que des moyens de publicité plutôt rudimentaires, consistant en feuilles volantes, manifestes, affiches, petits journaux. Or il leur était loisible, malgré la grève, de recourir à ces moyens qui leur permettaient, - avec le journal de la C.G.T. qui paraissait ponctuellement, - de neutra- liser dans l'opinion publique les rumeurs alarmistes.

Ainsi, par la logique même de la grève, le gouvernement se trouvait amoindri, moralement et maté- riellement.

Pour rehausser son prestige, il se lança plus outrancièrement dans la voie de la répression et il re- doubla de violences. Il ne réussit qu'à se rendre plus impopulaire, à se faire mépriser et exécrer plus encore - et à entraîner dans la réprobation et la haine qui enveloppait le régime capitaliste dont il était l'expression combative.

Maintenant, il n'y a plus d'espoir que la crise s'atténue, ni qu'elle soit conjurée, grâce à des palliatifs ou des demi-mesures. Toute conciliation est devenue impossible. La guerre de classes est déclarée et elle s'annonce farouche, implacable. Les ennemis sont face à face et nulle paix n'est à prévoir, hormis quand l'un des deux adversaires sera terrassé, écrasé broyé.

Ce n'est pas à coups de canon que la classe ouvrière a ouvert le feu contre la bourgeoisie. C'est par un acte formidable et simple: en se croisant les bras. Or, à peine ce geste est-il esquissé que voici le capitalisme secoué par les spasmes symptomatiques de l'agonie. C'est preuve qu'il en est du corps social comme du corps humain: tout arrêt de fonctionnement, de circulation lui est préjudiciable et néfaste.

Heureux présage pour les grève-généralistes! c'est l'encouragement à persévérer, la certitude du triomphe proche...

Tandis que les travailleurs puisaient élan et réconfort dans les événements qui se déroulaient, les privilégiés n'y trouvaient qu'émotions d'un ordre opposé: leur affolement atteignait des proportions stupéfiantes.

Dès les premières convulsions révolutionnaires, une panique irraisonnée avait empoigné la minorité parasitaire dont la vie, artificielle et superficielle, était faite de snobisme et de préoccupations puériles, stupides, luxueuses. Ces inutiles furent, de suite, désarmés, décentrés, effondrés. La peur du peuple leur donnait la petite mort.

Dans les quartiers aristocratiques, ce fut une débandade folle et une fuite éperdue. Les fin-de-race croyaient venue la fin du monde. Ils abandonnèrent leurs demeures princières et beaucoup filèrent se terrer dans les châteaux de province où, naïvement, ils se crurent à l'abri de la bourrasque.

Le vide se fit aussi dans les grands caravansérails internationaux, les hôtels somptueux, les restaurants selects, dans tous les lieux, - mauvais et autres, - où affluaient les étrangers de marque, où se désœuvraient les mondains et les gros sacs.

La bourgeoisie moyenne, qui vivait du parasitisme de ces grands parasites, - les commerçants et les fournisseurs de haut luxe, - ne fut pas moins affectée qu'eux. Elle jérémyait sur les difficultés de vivre, et par dessus tout, pleurait sur le marasme des affaires, supputant le manque à gagner que lui occasionnait la grève.

A la *Bourse des valeurs*, ce fut d'abord le tohu-bohu des jours de krack. Les cours dégringolèrent avec une promptitude d'autant plus échevelée que la cohue des financiers, des joueurs, vautours et caïmans, était déjà moins épaisse. Les tenaces, les obstinés affairistes, qui caressaient le rêve de rafler des millions dans l'effondrement de la rente, étaient solides au poste, - quoique leur anxiété perçât au coup de gosier moins claironnant: les voix s'enrouaient, les braillements s'assourdisaient.

Cependant, dans le monde des possédants, les gens de finance faisaient, relativement, la moins mauvaise figure. Plus habitués aux brusques coups du sort, bronzés par les montées fantasques et les déconfitures rapides, ils avaient l'intuition de flairer le profit qui se peut récolter dans une catastrophe. Dans les circonstances présentes, ils se laissaient moins facilement terrasser par la fièvre d'épouvante: ils savaient plastronner devant un péril, - et tenter d'y faire face. C'est pourquoi les grands maîtres des établissements financiers, dispensateurs du crédit et régulateurs de la circulation de l'or, - ce sang de la société capitaliste, - se mirent à la disposition du gouvernement, décidés à faire des sacrifices, à l'aider sous toutes formes.

Certains, encore, parmi les bourgeois, conservaient leur lucidité d'esprit, n'avaient pas l'âme veule et peureuse et étaient disposés à se défendre. Ceux-ci devaient ce ressort à l'éducation nouvelle qui, en exaltant la culture physique, en les orientant vers la pratique des sports, les avait dotés de muscles. A faire de l'auto, à s'engouer pour l'aviation, ils avaient acquis l'esprit de décision, un mépris du danger et une énergie qui ne s'effarait pas au moindre heurt. Ils se comparèrent aux prolétaires, se constatarent aussi musclés que les mieux râblés d'entre eux, - et ils avisèrent à leur tenir tête. Leur attitude

s'expliquait, - fût-elle même un peu fanfaronne: en défendant leur classe, leurs privilèges, ils essayaient de conserver leur situation; ils combattaient pour que durât leur vie de plaisir et d'oisiveté.

Les clubs et les cercles, dont ces bourgeois à tempérament faisaient partie, délibérèrent et convinrent de s'aboucher avec le gouvernement, offrant de se constituer en corps de francs-bourgeois qui batailleraient contre le peuple.

Le gouvernement s'effara de la proposition; il craignait que cette offre cachât une manœuvre des partis dynastiques dont les compétitions et les espoirs s'éveillaient. Pour ne pas donner à leurs partisans un certain relief, il n'accepta pas ce projet.

Il eut une seconde raison pour décliner cette offre: il appréhendait que son acceptation dénotât une gravité de l'heure, qu'il ne voulait pas laisser supposer.

Il remercia, prolix en paroles réconfortantes, affirmant que l'armée suffirait à surmonter la crise.

Cette confiance qu'il simulait et voulait faire partager, les événements la démentaient brutalement. L'armée avait beau camper dans Paris, y patrouiller à fureur et s'évertuer à supplanter les grévistes, le résultat ne répondait pas à l'effort, - la grève déferlait, toujours plus impétueuse. Et la nervosité ambiante, qui ne faisait que croître, était accentuée par le manque de nouvelles. Des rumeurs inquiétantes circulaient et l'anxiété et l'angoisse grandissaient à ces racontars qu'il n'était guère possible de vérifier.

Les journaux paraissaient moins que jamais. Les plus puissants, par les moyens financiers, arrivaient avec peine à faire sortir des feuilles rudimentaires, intermittentes.

La ville avait perdu son décor de luxe et de joie. Elle n'était plus la cité affairée, commerciale, manufacturière. Elle prenait des patines de nécropole - et en avait aussi les relents. Les frémissements qui l'animaient évoquaient le grouillement d'une décomposition interne. L'occupation militaire, qui lui donnait certains aspects de camp, n'effaçait pas cette impression de chose qui meurt. Ses rues étaient mornes et vides. Il ne persistait de circulation que dans les grandes artères, où déambulait une foule bigarrée d'ouvriers et d'employés désœuvrés, de bourgeois effarés.

Le va-et-vient des voitures était excessivement réduit: quelques fiacres, la plupart conduits par des cochers qui, en temps normal, maraudaient la nuit autour des gares et proche des établissements de plaisir; quelques autos ayant au volant, non des professionnels, mais des amateurs, - jeunes bourgeois robustes qui, fiers de leurs biceps, portaient crâne.

La plupart des boutiques avaient baissé leurs devantures; faisaient exception, restant entr'ouverts, cafés et marchands de vins, où patrons et personnel familial assuraient le service.

La vie, - réduite aux nécessités matérielles, - devenait de plus en plus pénible. Les difficultés d'approvisionnement croissaient. Malgré qu'il s'y efforçât, le gouvernement ne parvenait pas à assurer le ravitaillement.

Aux premiers jours, tous ceux qui en avaient eu les moyens, s'étaient précipités aux magasins de victuailles, se constituant des réserves alimentaires. Seulement, si la population bourgeoise avait réussi à s'approvisionner, rares étaient, dans le peuple, ceux qui - peu ou prou, - avaient eu chance de le pouvoir.

Beaucoup d'ouvriers, n'ayant d'autres ressources que leurs salaires, avaient été pris au dépourvu. En travaillant dur, ils parvenaient à peine à joindre les deux bouts. Avec quoi, quand vint la grève, auraient-ils acheté des provisions?... Et, maintenant que s'éclipsait leur salaire, maintenant que les denrées, plus rares, allaient se vendre à des prix excessifs, comment se tireraient-ils d'affaire?... S'ils restaient les bras croisés, nulle autre perspective n'apparaissait, hormis, à délai bref, la détresse, la famine.

Au moins aussi mal lotis qu'eux étaient les camarades, depuis longtemps en conflit avec leurs patrons et qui, déjà, ne vivaient que grâce aux secours syndicaux, grâce aux cuisines communistes.

Il était impossible aux syndicats, avec les ressources de leurs caisses, d'assurer - même très peu de temps, - la pitance aux grévistes qui, désormais, allaient être des milliers et des milliers.

Et alors, n'y avait-il pas à craindre que les uns et les autres, - grévistes d'hier et grévistes d'aujourd'hui, ternaillés par la faim, ne soient acculés à la cruelle obligation de reprendre le chemin de l'usine de l'atelier?

Puis, ne fallait-il pas compter avec d'autres, plus pitoyables encore, plus affreusement malheureux: les perpétuels grévistes, les sans-travail? Multitudes à bout de tout, lamentables épaves! Ayant englouti au *Mont-de-Piété* leurs dernières hardes ces misérables végétaient, vivaient on ne sait comme, ou mieux, mouraient à petit feu. Or, l'espoir de manger n'allait-il pas dresser ces réserves de chair à travail contre les grévistes?

Et alors, la guerre de classes ne risquerait-elle pas de dériver en guerre fratricide, - pauvres diables contre pauvres diables: chômeurs contre grévistes?

C'est dire que la question alimentaire dominait tout. Elle était l'énigme du nouveau sphynx. Si le prolétariat trouvait la solution, la voie lui était ouverte, - large et belle, - sinon, il serait dévoré!...

Il retomberait sous le joug, plus lourdement que jamais!

Dès la déclaration de grève, les grandes coopératives de consommation s'étaient mises en mesure de fournir du pain, - non seulement à leurs adhérents, mais aussi aux non-coopérateurs.

Il était bien évident que, tant que le mécanisme commercial enserrerait ces coopératives, elles ne pourraient procéder à des distributions gratuites de pain et des aliments dont elles disposaient, que dans une trop modeste proportion. Il faut ajouter même, que si elles eussent pu faire davantage, c'eût été encore insuffisant pour rassasier une multitude aussi énorme.

A cette heure psychologique, qui allait décider de l'avenir du mouvement, le peuple eut l'intuition des nécessités inéluctables. Fut-ce simple instinct de conservation, ou réminiscence des théories sociales qui avaient pu être semées dans les cerveaux, y sommeiller et s'y épanouir brusquement, au moment fatidique?

En tous les cas, il se produisit dans la classe ouvrière les mêmes phénomènes d'inspiration spontanée et d'audace féconde qui marquèrent l'aurore de la révolution de 1789 à 1793. Cette révolution, dont on a surtout exalté les aspirations politiques, fut illustrée d'actes qui dénotaient de profondes tendances sociales. Avant de se préoccuper de la forme du gouvernement, le peuple songeait à vivre, - et il s'en prenait aux riches, aux accapareurs. Dans les villes, dans les campagnes, incalculables furent les soulèvements sociaux: ici, des bandes prenaient d'assaut les magasins de blé et partageaient les approvisionnements qui s'y trouvaient; là, d'autres bandes s'emparaient de la farine, là portaient au boulanger et, la cuisson faite, procédaient à la distribution du pain; ailleurs, la foule exigeait que, sur le marché, les provisions soient vendues à bas prix, afin que tous puissent s'approvisionner. Partout, le premier mobile du mouvement était le pain, - puis, l'entraînement venant, les révoltés saccageaient les maisons des percepteurs d'impôts, pillaient les châteaux, brûlaient les papiers concernant les droits féodaux, les impôts...

Un identique état d'âme se révéla dans la classe ouvrière, à la proclamation de la grève générale; sur les malheureux sans-travail, jusque-là si veules, si incapables d'énergie, passa un souffle de révolte. Ils ne pensèrent pas à remplacer les grévistes, - ils songèrent à vivre! Eux, et tous les inconscients qui, la veille encore, courbaient l'échine, trimaient sans espoir, entrevirent le salut, l'évasion de la misère. En eux, jaillirent les mêmes préoccupations que celles qui soulevaient le peuple de 1789: s'assurer le pain, les subsistances!

Des bandes se formèrent qui - ici, là, partout! - assaillirent boulangeries, épiceries, boucheries. Aux commerçants lésés qui, naturellement, récriminaient, les révoltés avec un flegme superbe signaient des bons de réquisition qui, assuraient-ils, seraient remboursés à la Bourse du travail. Après quoi, ils procédaient à la distribution gratuite.

Contre ces bandes, qui surgissaient à l'improviste, opérant sur des points éloignés, sans que rien ait donné l'éveil, la police, la troupe était lancée. Vaine intervention! La force armée arrivait souvent trop tard. Mais aux cas rares où elle survenait à propos pour disperser les pillards, elle ne rencontrait pas de résistance. La bande où, à côté des hommes étaient des femmes, des enfants, se laissait disperser

sans efforts. Ceux qu'on s'avisait d'arrêter suivaient sans rébellion, - avec d'autant plus de désinvolture que, sachant les prisons farcies, débordantes, ils prévoyaient ne faire qu'un court séjour au poste voisin. Une telle passivité dans la révolte rendait difficile l'emploi, contre ces bandes, des moyens violents. Et c'est ce qui fit que, pour nombreuses et toujours réitérées que fussent ces scènes de réquisition, elles furent rarement tragiques.

Cette non-résistance n'était d'ailleurs qu'une tactique, à laquelle la foule eut recours, en maintes occasions: elle avait la prudence de se refuser aux batailles inutiles et dangereuses, - qui eussent été pour elle des hécatombes. Mais, quand elle jugeait opportun de se dérober, sa reculade n'était pas une débandade. Après avoir lâché pied, cette même foule se reformait dans un autre quartier, - et tout était à recommencer pour les troupes de l'ordre.

D'ailleurs, les autorités purent constater combien le respect et la crainte qu'elles inspiraient auparavant s'évanouissaient vite chez les ouvriers.

Il devint promptement impossible aux sergents de ville de circuler isolément. La chasse leur fut faite, jusque dans les maisons où ils étaient domiciliés. Comme, en majeure partie, ils habitaient les quartiers populeux, - comme ils se trouvaient porte à porte avec les grévistes, - ils furent traqués, houspillés, pâtirent de repréailles. Dans la quantité, il en était qui s'étaient embrigadés faute de mieux, - poussés par la nécessité. Ceux-là n'avaient pas le feu sacré et, lorsqu'ils constatèrent que le métier devenait scabreux, qu'il y avait force coups à recevoir, ils négligèrent de prendre leur service et se terrèrent si bien qu'on ne les revit plus. Quant aux autres, - les zélés, - pour se soustraire aux rancunes populaires, ils demandèrent à être logés dans les postes ou encasernés.

La traque aux policiers de tous poils s'organisa aussi, vigoureuse, impitoyable. Des enquêtes rapides s'ouvrirent sur les suspects, menées à bien par leur entourage, les voisins, - et les quartiers où les travailleurs formaient l'essentiel de la population furent épurés.

De leur côté, les groupements antimilitaristes redoublaient d'audace. Ils ne bornaient plus leur activité à chapitrer les escouades de soldats, ils les attiraient aux réunions, leur donnaient en exemple les gardes-françaises de 1789, les fantassins du 18 mars 1871, et les incitaient à pareille attitude.

Plus d'une fois, même, il advint aux antimilitaristes, de passer de la morale à l'action: de désarmer des factionnaires ou tous les soldats d'un poste. Plus d'une fois, également, il advint que ceux-ci se laissèrent doucement faire violence et mirent à être désarmés une complaisance benévole.

L'inquiétude de l'armée et sa dépression morale s'accroissaient, - aggravées par les déplorables conditions matérielles auxquelles son campement dans Paris la soumettait. Elle aussi ressentait le contrecoup de la grève, - elle était mal approvisionnée, mal nourrie. Avec cela, surchargée de corvées et astreinte à une guerre qui lui répugnait de plus en plus; aussi, le dégoût et la fatigue brisaient en elle tout ressort.

Quant aux troupes mobilisées pour faire le travail des grévistes, elles s'en acquittaient avec mollesse et indifférence. Les résultats en étaient piteux. Leur travail n'était guère qu'un sabotage inconscient.

L'armée n'obéissait donc qu'à regret et rechignait aux besognes qu'on attendait d'elle. Les chefs n'étaient pas dupes, - ils sentaient grandir la rancœur et le mécontentement des troupes; mais ils évitaient de sévir, par crainte d'accroître l'effritement de la discipline qu'ils constataient; ils tâchaient de remonter leurs soldats en les haranguant et les encourageant, disant les mener à une entreprise glorieuse.

Ainsi, cette armée, - seule force réelle dont disposait le pouvoir, - menaçait de se dérober. En elle les progrès de la prédication antimilitariste étaient encore latents; mais un observateur attentif pouvait en constater l'empreinte profonde et prévoir qu'au moindre incident, - une consigne plus sévère, un ordre tenu pour rigoureux ou excessif - ce serait la révolte.

On sentait les soldats frémissants, prêts à regimber, - plus enclins à faire cause commune avec le peuple qu'à marcher contre lui.